Tiercelin, Louis
Arthur de Bretagne

Louis TIERCELIN

RTHUR DE BRETAGNE

Drame en quatre actes

Nouvelle Edition



NIORT

H. BOULORD, Libraire-Editeur

15, Place du Temple

ARTHUR DE BRETAGNE

LOUIS TIERCELIN

ARTHUR DE BRETAGNE

Drame en quatre actes



Nouvelle Edition



NIORT
H. BOULORD, Libraire-Editeur
15, Place du Temple

PERSONNAGES

ARTHUR, duc de Bretagne.
GEOFFROY DE ROHAN, son page.
JEAN, roi d'Angleterre.
PIERRE DE MAULAC, gentilhomme poitevin.
WILLIAMS BRUCE, gouverneur de Falaise.
EDWARD, son fils.
GUILLAUME DES ROCHES, sénéchal d'Anjou.
TRISTAN LE ROUX, médecin.
BUDIK, écuyer des Bruce.
AMAURY LE LONG, capitaine.

Chevaliers, écuyers, soldats de Bretagne et d'Angleterre ; bourgeois et manants de Mirebeau ; geôliers et bourreau.

Arthur de Bretagne

ACTE PREMIER

Une place à Mirebeau. Au fond, on aperçoit, au-dessus des maisons, les tours du château. Au lever du rideau, la scène est remplie de soldats, de bourgeois et de manants, qui causent ou qui dansent. A droite, un groupe d'enfants formant une ronde. C'est la fin du jour, et la nuit vient peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS, BOURGEOIS ET MANANTS

CHOEUR

Dansons nos plus joyeuses danses,
Chantons nos meilleures chansons ;
Sur nos places, dans nos maisons,
C'est l'heure des réjouissances.
Arthur premier, duc de Bretagne,
Comte du Maine et de l'Anjou,
De la Touraine et du Poitou,
Que la victoire t'accompagne !

UN VIEILLARD

Arthur de Bretagne a pris notre ville ;
C'est le digne fils du comte Geoffroi.
Viennent les Anglais, fussent-ils cent mille,
Il se moquera d'eux et de leur roi.

UN ENFANT

C'est vraiment en vain que le Jean sans Terre
Accourt assiéger le duc à son tour.
Vive la Bretagne ! A bas l'Angleterre !
Les Anglais sont là, bloqués dans la tour.

CHOEUR

A bas Jean sans Terre
Le roi d'Angleterre !
Ici nous fêtons
Le duc des Bretons.

CRIS DU PEUPLE

Un Anglais ! un Anglais ! Sus à l'Anglais ! tue ! (*Quelques hommes du peuple entrent, poussant devant eux Tristan le Roux, effrayé.*)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN LE ROUX

TRISTAN

Permettez, braves gens, que je me défende. Je ne suis pas Anglais.

LE PEUPLE

Si ! c'est un Anglais ! C'est le médecin de la reine !

TRISTAN

Concedo ! Je l'avoue ! Je suis médecin, braves gens. Que dis-je ? je l'avoue ! j'en suis fier. Oui ! je suis médecin et vous l'avez dit : médecin de la reine, de

très haute et très puissante dame Aliénor d'Aquitaine, mère de Monseigneur Jean, roi d'Angleterre, notre maître...

LE PEUPLE

Non ! non ! A bas le roi Jean !

TRISTAN, *à part*

Ils tiennent pour le duc de Bretagne, à ce que j'entends.

LE PEUPLE

Vive le duc Arthur ! C'est notre maître !

TRISTAN, *à part*

Je vais dire comme eux ! Il ne faut jamais contrarier les gens... à moins qu'on ne soit le plus fort, et ce n'est pas le cas. Ces enragés pourraient me faire un mauvais parti et, comme on dit, « prudence est mère de sûreté ».

LE PEUPLE

Il faut le pendre ! à mort l'espion !

TRISTAN

Pendez-moi, mes amis, mais ne m'injuriez pas. *Patusson all'akoue.* Je ne suis pas plus un espion que je ne suis un Anglais ! *Non bis in idem.* D'ailleurs raisonnons ! Est-ce ma faute si le roi Jean veut dépouiller le duc Arthur ? Est-ce ma faute si le duc Arthur veut reprendre le Poitou au roi Jean ? Est-ce ma faute si la Nature, cette déesse capricieuse, m'a fait médecin de la reine, au lieu de me faire médecin du duc ? Est-ce ma faute enfin, si, au lieu d'être avec

les assiégeants, j'étais avec les assiégés ? Mon rêve en ce moment serait d'être aussi loin des uns que des autres ! Non ! ce n'est pas ma faute ! Donc, ne me pendez pas !

UN VIEILLARD

Il est sorti du château : c'est un espion !

TRISTAN

Je vous dirai même que si la nature m'avait consulté quand il s'est agi de me donner l'existence et de me choisir une famille et un métier, je l'aurais ce monde, à la remettre à des temps meilleurs. énergiquement encouragée à retarder ma venue en Quelle époque que la nôtre, braves gens ! Chair et poisson, voilà la devise du jour. Il n'y a de salut que pour les amphibies.

LE PEUPLE

C'est un sorcier ! il parle hébreu !

TRISTAN

Vous vous demandez pourquoi je suis sorti de la tour. Ecoutez : j'en suis sorti parce que je m'y ennuyais ! parce que, depuis qu'elle est bloquée en ce donjon et qu'elle attend en vain le secours de son fils, la reine Aliénor est devenue maussade et soupçonneuse. Elle craint d'être empoisonnée et me fait, vous ne le croirez pas ! goûter tous les remèdes que je lui administre. Dans ces conditions-là, le métier n'est pas possible. Tout médecin que je suis, il y a des remèdes que vous ne me feriez pas prendre pour tous les trésors de la terre.

LE PEUPLE

Il se moque de nous ! A mort ! à mort !

TRISTAN

C'est donc sérieux ? Vous en voulez à ma vie ! Vous voulez me faire mourir ! Ah ! c'est le monde renversé. Grâce ! grâce ! pitié ! merci, braves gens ! bonnes gens ! Mais je suis un être inoffensif ! Mais comme homme, je ne ferais pas de mal à une mouche ! Comme médecin, c'est une autre affaire. Mais on m'a toujours dit que nous n'étions pas responsables. Où allons-nous, ô Esculape ! si l'on tue les médecins, qui donc tuera les malades ?... non, sauvera les malades ?... je perds la tête !... Je ne sais plus ce que je dis.

LE PEUPLE

Qu'on le pende ! A mort !

TRISTAN

Grâce ! Au secours ! au secours ! (*Il résiste à ceux qui veulent l'entraîner.*)

A ce moment, le duc Arthur entre à droite, accompagné de Geoffroy de Rohan et suivi de plusieurs chevaliers et écuyers bretons.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR, GEOFFROY, CHEVALIERS, ÉCUYERS

LE PEUPLE

Noël ! noël au duc de Bretagne ! noël au comte de Poitou !

ARTHUR, *s'arrêtant*

Qu'y a-t-il, bonnes gens ? Pourquoi ces cris ? Quel est cet homme ?

LE PEUPLE

C'est un espion.

TRISTAN

Mensonge, Monseigneur ! mensonge !

ARTHUR, *s'avançant*

Qui êtes-vous ?

TRISTAN

Je me nomme Tristan le Roux...

GEOFFROY, *riant*

C'est le médecin de Madame Aliénor... Je le reconnais, Monseigneur ! Il est capable de droguer les gens, mais de les espionner, non, je vous le jure.

TRISTAN

On a raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfants... (*Implorant Arthur.*) Ayez pitié de moi, Monseigneur le duc ! ayez pitié de moi, qui suis un pauvre hère !

ARTHUR

Laissez aller maître Tristan le Roux. Viens ça, bonhomme (*Tristan va tomber aux pieds du duc*), et réponds-moi franchement. Le château est-il pourvu de vivres et de munitions ? Madame Aliénor compte-t-elle nous résister longtemps ? Et qu'espère-t-elle enfin ?

TRISTAN

A dire vrai, Monseigneur, la forteresse peut tenir longtemps encore ; car elle a en abondance vivres

et munitions. Madame la reine est acharnée à la bataille et ne veut pas entendre parler de se rendre. D'ailleurs, elle attend les secours qu'elle a fait demander au roi Jean.

ARTHUR

Nous ne leur laisserons pas le temps d'arriver. Le roi Jean a trop à faire en Normandie pour descendre en Poitou, et dût-il nous donner la joie de nous venir assiéger dans cette ville de Mirebeau, il arrivera trop tard pour sauver madame sa mère, car je veux que demain nous ayons forcé le dernier repaire de ma très redoutable aïeule, et qu'elle en soit réduite à nous demander merci.

GEOFFROY

Ce serait un très puissant gage en vos royales mains, Monseigneur, et le roi Jean ne pourrait rien vous refuser pour la rançon de sa mère.

ARTHUR

Tu dis vrai, Geoffroy, et je lui demanderais du même coup mon royaume d'Angleterre et mon duché de Normandie et mes beaux comtés du Maine, de la Touraine, de l'Anjou et du Poitou, que sa félonie me force à conquérir les armes à la main ! O le frère parjure et déloyal de mon noble père Geoffroy ! le frère coupable et l'indigne successeur du roi Richard ! Est-ce donc la volonté de Dieu que notre malheureuse race s'épuise et s'éteigne en des luttes fratricides, et que les enfants révoltés contre le père, le père mort, se déchirent entre eux ?

GEOFFROY

Ne dit-on pas qu'en mourant, le roi Henri, le terrible époux de la reine Aliénor, maudit ses enfants et le jour qui l'avait vu naître ?

ARTHUR

Cette malédiction terrible alla sans doute frapper mon père dans le tombeau. Ne m'a-t-elle pas frappé moi-même, Geoffroy ? Et que puis-je espérer, ami, si l'avenir ressemble au passé ?

GEOFFROY

Monseigneur, vous, si bon, si jeune et si malheureux !

ARTHUR

Oui, malheureux, et victime des ambitions des autres ! Placé entre le roi Philippe et le roi Jean, tantôt allié de la France et tantôt de l'Angleterre, repoussé par celui-ci, fêté par celui-là, je ne sais si mon ami de la veille ne sera pas l'ennemi du lendemain. Tous me trompent ! On dirait qu'ils ne m'accueillent que pour mieux me dépouiller. Depuis le roi Richard — Dieu ait son âme ! — qui me promit son royaume, jusqu'au roi Philippe, qui me promet sa fille, et jusqu'au roi Jean, qui m'a promis tant de fois la paix, je n'ai rencontré que paroles mensongères, protestations hypocrites et serments trompeurs.

GEOFFROY

Monseigneur, vous m'affligez. Douteriez-vous aussi de Geoffroy ?

ARTHUR

Mon ami, je douterais du monde entier, que je croirais en toi. Ce n'est pas quand on a seize ans, comme nous, qu'on peut trahir et se parjurer.

GEOFFROY

Je vous aime si respectueusement, Monseigneur, que je donnerais avec joie ma vie pour vous épargner une peine. Je souffre tant de vos tristesses et de vos douleurs !

ARTHUR, *gaiement*

Bah ! j'ai tort de m'attrister ainsi ; j'ai le bon droit pour moi ; que puis-je craindre ? et j'ai l'avenir devant moi ; ne dois-je pas tout espérer ? Oui ! nous vaincrons, Geoffroy (*se tournant vers les chevaliers, les soldats et le peuple qui l'entourent*) ; nous vaincrons, mes amis ! Puisqu'on m'a volé mon héritage, je poursuivrai le voleur ! Je lui prendrai la Normandie, et je lui prendrai l'Angleterre, et je ferai le fils de tes ducs, ô Bretagne, plus puissant que le roi de France !

LE PEUPLE

Noël ! Noël !

ARTHUR

Oui, bonnes gens de Mirebeau, votre comte sera roi d'Angleterre !

GEOFFROY

Oui, vous vaincrez, Monseigneur, et vous serez un un héros avant d'avoir atteint l'âge d'homme.

ARTHUR

A demain, mes amis. Au lever du soleil vous me retrouverez au pied du château ; avant midi, l'hermine de Bretagne flottera sur ses remparts au son des trompettes et au cri de guerre victorieux des ancêtres : *Malo ! Malo !*

LE PEUPLE

Malo! Malo! Noël à notre comte! noël au duc de Bretagne! noël au roi d'Angleterre!

ARTHUR

J'en accepte l'augure!... A demain! à demain!

Arthur, la main sur l'épaule de Geoffroy, s'éloigne suivi des chevaliers. — Cris du peuple. — Reprise de la ronde. On met Tristan au milieu et on le force à danser. Peu à peu les chants et les danses cessent: les bourgeois et les soldats se séparent. Il fait nuit.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MOINS ARTHUR ET GEOFFROY

UN SOLDAT

Rentrons, amis; la journée de demain sera rude: tâchons que la nuit soit bonne.

UN SOLDAT A UN BOURGEOIS

Bonsoir, compère!

UN BOURGEOIS

Ami, à demain.

UN SOLDAT A TRISTAN

Gare à toi, docteur, si nous te trouvons demain, dans la tour. Cette fois, il n'y aura pas de quartier.

TRISTAN

Je vous permets de me pendre, si vous m'y rencontrez, ô disciples de Mars! J'en suis sorti, on ne m'y reprendra pas, serviteurs de Bellone!

UN BOURGEOIS

Ne t'avise pas de venir rôder autour de ma boutique, entends-tu, maître drôle !!! Il pourrait t'en cuire, m'est avis. Sois prudent !

TRISTAN

C'est la vertu de ma famille, compère. Je ne demande qu'à sortir de la bagarre !
Les soldats et les bourgeois s'éloignent de divers côtés.

SCÈNE V

TRISTAN, *seul*

Tu vis encore, ô Tristan ! Tu peux t'en féliciter, car tu l'as échappé belle ! Mais, hélas ! tu n'as fait que la moitié du chemin. Te voilà hors de la forteresse, et, pour le moment, partisan du duc Arthur, maudissant Aliénor, ta royale maîtresse ! C'est de l'ingratitude ! Mais, est-ce ta faute ? Non ! C'est la faute des évènements ; car, au fond du cœur, tout au fond du cœur, tu aimes, tu vénères, tu respectes tes anciens maîtres, et si tu les renies, ce n'est que provisoirement... Tu jettes seulement un voile sur la statue de la Reconnaissance ; mais une fois hors de Mirebeau... une fois hors de Mirebeau, tu seras pris par les hommes du roi Jean, et s'ils te relâchent, tu seras pris par les soldats du roi Philippe. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus un lambeau de ta personne qui n'ait été tiraillé par les gens de guerre... *Bella ! horrida bella !* Pour le moment, tâchons de nous diriger vers les remparts... Et là, grâce à l'obscurité... car il fait noir comme

dans un four... (*Il se heurte contre deux hommes qui s'avancent avec précaution.*)

SCÈNE VI

TRISTAN, GUILLAUME DES ROCHES AMAURY LE LONG

AMAURY

Qui va là ?

TRISTAN

Personne !

AMAURY, *le saisissant*

Qui êtes-vous ?

TRISTAN

Messire, maître, monseigneur, qui que vous soyez, ne me faites pas de mal ! Je suis un honnête bourgeois... je rentre chez moi...

AMAURY, *le poussant*

Dépêchez-vous alors, et laissez la route libre (*Tristan tombe*).

TRISTAN

S'il reste morceau de moi quand j'arriverai à Paris, je pourrai me vanter d'avoir la peau coriace et résistante ! (*Il se sauve.*)

SCÈNE VII

GUILLAUME DES ROCHES, AMAURY LE LONG

AMAURY

Enfin que demandez-vous, messire ? Vous vouliez me parler sans témoins : nous sommes seuls. Que puis-je faire pour vous ? Vous savez qu'Amaury le Long ne peut rien refuser à Messire Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, chambellan du roi d'Angleterre.

GUILLAUME

Bien que vous tenions, vous, le parti du duc, et moi le parti du roi, je n'ai pas craint de me présenter aux avant-postes, confiant dans la bonne foi du capitaine Amaury.

AMAURY

Et vous avez bien fait, Messire ! Confiant aussi dans votre honneur, je n'ai pas craint de vous introduire dans la place. J'attends maintenant que vous vouliez bien me dire les motifs de cette visite nocturne.

GUILLAUME

Je viens vous offrir la fortune, capitaine ! et vous me connaissez assez pour savoir que ce n'est pas aux dépens de l'honneur.

AMAURY

Parlez franchement. Que voulez-vous de moi ?

GUILLAUME

Capitaine, j'ai promis au roi Jean que, ce soir, il serait maître dans Mirebeau, et j'ai compté sur vous

pour me livrer la brèche que vous êtes chargé de défendre.

AMAURY

C'est une trahison que vous me proposez là, Messire, et vous dites que l'honneur n'est pas en jeu ?

GUILLAUME

Ecoutez-moi ! N'est-ce pas pitié que des gens faits pour se choyer, comme bons parents et familiers, se déchirent en de telles luttes, faute de pouvoir s'entendre et se réconcilier ? Voyez ! Là, c'est Aliénor, la mère du roi Jean, assiégée par son petit-fils le duc Arthur de Bretagne. Ici, c'est ce même duc, menacé par les soldats de son oncle d'Angleterre, et plus loin, l'armée du roi Philippe, accourant au secours des Bretons. Ne serait-ce pas œuvre pie, capitaine, d'aider ce beau neveu à rentrer en grâce près de son oncle, d'apaiser ces discordes intestines et de donner enfin à la France et à l'Angleterre la paix après laquelle elles soupirent en vain si nous ne leur venons en aide ? J'ai la parole du roi Jean qu'il ne sera fait aucun mal aux soldats et au peuple de Mirebeau. Il m'a promis de recevoir à merci le duc Arthur et de lui rendre les biens qui seront jugés lui appartenir. Vous savez si j'aime le jeune prince et si Guillaume des Roches voudrait forfaire à l'honneur ! eh bien ! capitaine, je vous jure...

AMAURY

Il faudrait être un docte clerc et non un simple capitaine, Messire, pour répondre dignement à toutes ces belles paroles. Je suis votre homme, car c'est vous qui m'avez fait ce que je suis. Sans vous, Amaury le Long ne serait qu'un pauvre archer n'ayant,

pour parvenir à la fortune, que sa bonne volonté, ce qui ne suffit pas de nos jours, Messire. Vous m'avez distingué, vous m'avez élevé jusqu'à vous. Vous étiez alors partisan de monseigneur Arthur et très hostile à monseigneur Jean. Les hasards de la guerre m'ont éloigné de vous. Je suis resté l'homme du duc, vous êtes devenu celui du roi. Vous avez agi sagement, je crois, choisissant entre deux maîtres le plus riche et le plus puissant. Peut-être ne m'a-t-il manqué que l'occasion de faire comme vous. Vous me dites qu'il y va du bien de la reine, du roi Jean et de monseigneur Arthur, et que vous livrer cette brèche, c'est faire œuvre pie et méritoire : je ne veux pas discuter. j'aime mieux obéir. Je vais éloigner mes hommes et faire place au roi Jean. J'ai foi en vos promesses et foi aussi en votre reconnaissance...

GUILLAUME

Le roi Jean acquittera la dette que j'ai contractée envers vous, Amaury... Allons ! à la faveur de la nuit, l'armée anglaise s'approchera des murailles, et la ville sera prise avant qu'un cri ait donné l'éveil.

AMAURY

Après tout, je ne fais là que suivre l'exemple des autres. Si c'est une trahison, est-elle plus coupable que les vôtres, Messire ?

GUILLAUME

Capitaine, vous oubliez...

AMAURY

J'oublie, c'est vrai, que de nos jours, livrer son duc ou son roi, ce n'est plus trahir, c'est changer de

parti ! Et vous en avez changé souvent, Messire Guillaume, sénéchal de par le duc Arthur, et chambellan de par le roi d'Angleterre.

GUILLAUME

Dieu me jugera, capitaine ! Et si les hommes me condamnent, Celui qui sonde les cœurs m'absoudra du crime de félonie, car il sait que j'ai voulu partout faire régner sa sainte paix.

AMAURY

Allons, Messire, et que ma récompense soit grande, car vraiment grande aussi sera la trahison. (*Ils sortent à gauche. — Tristan revient par la droite, avec précaution.*)

SCÈNE VIII

TRISTAN, *seul*

La position n'est pas tenable : les horions pleuvent de tous côtés ! J'ai voulu m'abriter sous un porche et m'allonger en travers d'une porte pour y passer la nuit. J'avais mal choisi la maison, paraît-il, car j'étais à peine endormi, qu'une voix menaçante retentissait à mon oreille, pendant qu'une grêle de coups me pleuvait sur l'échine ! Je m'étais justement laissé choir, ô malechance ! à la porte du petit bourgeois qui m'avait menacé. Je suis obligé de reconnaître qu'il m'a tenu parole, et même mieux... Il ne m'avait promis que des coups, et j'ai reçu autre chose... (*Il fait le geste de s'essuyer. — On entend des chants.*) Ce sont ces maudits bourgeois qui chantent et les gens de guerre qui festoient avant de s'aller battre. (*Cris en dehors : Mort aux Bretons ! Tue ! Tue ! —*

Des soldats anglais traversent la scène et pénètrent dans les maisons. — Tumulte et cris.) Mais qu'est ceci ? Encore des coups pour toi, docteur ! (*Il se réfugie sous une porte.*) Essayons de nous dissimuler ici...

Entrent des soldats portant des torches. On voit de tous côtés fuir les habitants de Mirebeau. Les soldats bretons sont amenés par les Anglais, garrottés et enchaînés.

SCÈNE IX

TRISTAN, LE ROI JEAN, PIERRE DE MAULAC, GUILLAUME DES ROCHES, AMAURY LE LONG, CHEVALIERS ANGLAIS ET SOLDATS

GUILLAUME

J'ai tenu ma promesse, Monseigneur ! Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de tenir aussi la vôtre !

TRISTAN

Qui sont ces gens ? Il serait prudent de s'esquiver ! (*Il cherche de tous côtés une issue et finit par s'échapper.*)

JEAN

Tu disais vrai... ami Guillaume : ils ne pensaient guère à nous, et mon beau neveu sera bien surpris de notre arrivée ! Tu es un adroit compère, Messire, et merveilleusement propre aux ambassades.

GUILLAUME, *montrant Amaury*

Voici l'homme à qui vous devez, Monseigneur, d'être entré dans la place dès ce soir et sans coup férir.

JEAN, *au capitaine Amaury*

Ton nom ?

AMAURY

Amaury le Long, Monseigneur, et à votre service.

JEAN

Je m'en souviendrai, capitaine, et si je l'oubliais, que Messire Guillaume ne craigne pas de te rappeler à ma reconnaissance.

GUILLAUME

Laissez-moi vous rappeler aussi, Monseigneur, que vous avez juré par l'âme du roi Henri, votre père ! Tout à l'heure, le jeune et gentil duc et tous ces beaux seigneurs qui le gardent seront vôtres et à votre commandement. Mais je réclame le don que vous m'avez octroyé, c'est qu'aucun des assiégés ne sera emprisonné ou mis à mort ; que Monseigneur Arthur sera par vous traité et choyé comme bon et honorable neveu et que vous lui laisserez de ses biens ce que les seigneurs jugeront lui appartenir.

JEAN

Oui dà, c'est ce que tu demandes ? Or je te l'ai accordé et ne veux point m'en dédire. A cette heure le gracieux duc doit être aux mains de mes hommes. Va, Messire Guillaume, et vous, allez aussi, capitaine. Je vous charge d'accompagner ici mon beau neveu. Allez ! (*Guillaume et Amaury s'éloignent, suivis de quelques archers. Quand ils ont disparu, le roi Jean se tourne vers ses soldats, et d'une voix tonnante :*) Et vous autres, pillez, brûlez, mettez la ville à feu et à sang, je vous donne aussi ma parole de roi que

je ne vous renierai point. Quand Madame Aliénor, ma très redoutée mère, verra la flamme et entendra les cris, elle saura que je suis là. Allez donc lui annoncer ma visite. (*Les soldats se répandent de tous côtés, pillant et incendiant les maisons.*)

SCÈNE X

JEAN, DE MAULAC

JEAN

Qu'en dis-tu. Maulac ?

MAULAC

Je dis, Monseigneur, qu'on est heureux d'avoir affaire à des hommes comme votre chambelian, puisqu'on peut les prendre avec des promesses.

JEAN

Ce n'est pas moi qu'on prendrait de la sorte. Maulac.

MAULAC

Ni moi, Monseigneur. Nous savons trop bien, tous deux, ce que les serments valent.

JEAN

Bah ! cela coûte si peu de promettre...

MAULAC

Surtout quand on ne doit pas tenir.

JEAN

Vois donc ! J'aurais peut-être passé de longs mois devant cette place et perdu beaucoup d'hommes pour

prendre Mirebeau. Au lieu de cela, d'un seul mot, avec un grand serment, j'ai gagné plus qu'en une bataille. J'ai pris la ville, et je tiens le duc. Que me conseilles-tu, Maulac ? Je le tiens ! faut-il le lâcher ?

MAULAC

Ce ne serait pas d'une bonne politique, Monseigneur.

JEAN

Non, n'est-ce pas ? Mieux vaut que je le garde. Je vais l'emmener en Normandie. Une fois en mon pouvoir, il faudra bien qu'il renonce à ses prétendus droits sur mes couronnes, sinon...

MAULAC

Sinon ?

JEAN

Nous réfléchirons, ami... On a toujours le temps de se débarrasser d'un rival, quand on le tient pieds et poings liés.

La scène s'éclaire peu à peu des lueurs d'incendie. Au dehors les clameurs redoublent.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN

TRISTAN, *au dehors*

Grâce ! grâce ! A bas le roi Jean ! Vive le roi Arthur ! (*Il entre, pourchassé par des archers anglais.*)

JEAN

Quelque enragé Breton, sans doute !

TRISTAN

Je vous dis que je suis bourgeois de Mirebeau, et que je tiens pour maître et comte du Poitou Monseigneur Arthur de Bretagne.

MAULAC, *allant à lui*.

Le comte du Poitou est le roi d'Angleterre, bonhomme.

TRISTAN, *à part*

Comment ! les Anglais dans Mirebeau ! La ville est prise ! Déjà ! Alors il n'est que temps de découvrir la statue de la Reconnaissance ! (*Très haut.*) Oui ! le roi Jean est comte du Poitou ; mais je n'ai jamais pensé autre chose, et si je ne l'ai pas toujours dit, c'est que la peur me faisait mentir ; à preuve que je suis médecin de Madame Aliénor !

JEAN

C'est le bonhomme Tristan ! Comment va Madame ma mère, Tristan ?

TRISTAN

Ah ! Monseigneur, vous nous sauvez ! Vous arrivez dans la ville, *quasi Deus ex machinâ !* Madame Aliénor vous attend, et, d'après ce que je vois, elle n'aura pas longtemps à désirer la délivrance.

JEAN

A cette heure, la ville est à moi !

TRISTAN

Je cours lui en porter l'heureuse nouvelle ! (*A part.*) Il ne faut pas qu'on s'aperçoive que j'avais déserté ! C'est égal, je mourrai de la fièvre ! J'ai trop tremblé pendant cette nuit. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

JEAN, DE MAULAC

JEAN

Voilà un homme qui pourrait nous être utile peut-être...

MAULAC

Peut-être bien, Monseigneur. Il serait prudent de se l'attacher pour que, si par hasard le jeune duc venait à passer de vie à trépas, on ne pût pas dire qu'il est mort sans médecin.

JEAN

Tu m'as compris.

MAULAC

Monseigneur, c'est le prince Arthur qu'on amène !

JEAN

C'est lui ! Cela fait toujours plaisir, n'est-il pas vrai, Maulac ? de tenir son ennemi vaincu, sous le genou...

MAULAC

Et de lui planter son épée en la gorge...

JEAN, *hypocritement*

Je n'ai pas dit cela, Maulac...

MALLAC, *à part*

Pas encore, mais patience... vous y viendrez, beau roi... *(On amène Arthur et Geoffroy ; Guillaume des Roches et Amaury le Long les suivent. De tous côtés, la scène est envahie par des chevaliers et des soldats anglais gardant à vue les prisonniers bretons.)*

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, GUILLAUME DES ROCHES, ARTHUR, GEOFFROY, AMAURY, CHEVALIERS, SOLDATS DE BRETAGNE ET D'ANGLETERRE

ARTHUR, *allant droit au roi Jean*

Voilà ce qui s'appelle combattre et vaincre noblement, Monseigneur !

JEAN

Oui dà, beau neveu ! on vous sait maître en courtoisie ! Mais courtoisie et prouesse ne suffisent pas...

ARTHUR

Je le sais, et je vais cette fois encore en faire la preuve à mes dépens. Il s'est bien trouvé parmi les apôtres un Judas pour trahir Monseigneur Jésus-Christ ; pourquoi s'étonner que parmi mes chevaliers un Judas aussi m'ait trahi ? *(Guillaume des Roches baisse la tête.)*

GUILLAUME, *à Jean*

Monseigneur, rappelez-vous votre serment. Vous avez juré par l'âme de votre père !

JEAN

Ne crains rien, je tiendrai ma promesse... à moins pourtant que mon beau neveu ne s'y oppose.

GUILLAUME, *à part*

Oserait-il manquer à sa parole !

JEAN, *à Arthur*

Voyons, gentil duc, je veux être pour toi plus clément et plus miséricordieux que les vainqueurs ne le sont d'ordinaire à l'égard des vaincus.

GEOFFROY, *avec mépris*

Il ose se dire vainqueur et il n'a pas combattu !

JEAN

Abandonne de fausses prétentions à des couronnes que jamais tu ne porteras. Ne suis-je pas ton oncle ? Je te ferai part d'héritage, comme ton seigneur, et te donnerai mon amitié.

ARTHUR

Votre amitié ! Mieux vaudrait la haine du roi de France ! Avec chevalier loyal il y a toujours remède ! Avec chevalier félon comment s'entendre ?

JEAN

C'est folie à toi de te fier au roi de France. Les rois de France naissent ennemis des Plantagenets.

ARTHUR

Philippe a placé la couronne sur mon front. Il fut mon parrain de chevalerie. Il m'a promis sa fille en foi de mariage.

JEAN

Et tu ne l'épouseras jamais, m'entends-tu ! Mes bonnes forteresses de Normandie sont à l'épreuve de ses attaques, et rien ne résiste à ma volonté.

ARTHUR

Ni tours ni épées ne me rendront assez lâche pour renier les droits que je tiens de mon père, après Dieu : ce fut Geoffroi, votre frère aîné, aujourd'hui devant le Seigneur. Angleterre, Anjou, Touraine et Guyenne sont miens de son chef, et Bretagne de l'estoc de ma mère, je n'y renoncerai que par la mort !

JEAN, *à voix basse*

Ainsi soit-il, beau neveu. (*A Guillaume.*) J'ai tout fait, ami Guillaume, pour le ramener aux bons sentiments ; il ne faut s'en prendre qu'à lui, si je suis contraint de violer mon serment. Que Dieu et mon père me le pardonnent !

GUILLAUME

Ah ! Monseigneur, vous m'avez trompé !

JEAN, *à Maulac*

Maulac, je te confie la garde de ce petit neveu rebelle. Tu m'en réponds sur ta tête. Capitaine Amaury, vous suivrez le sire de Maulac. Il vous donnera mes ordres. (*Amaury s'incline.*)

MAULAC

Où le conduirai-je, Monseigneur ?

JEAN

Au château de Falaise, Maulac. (*A Arthur.*) Duc, je prie Dieu qu'il vous inspire des sentiments meilleurs à l'égard de votre oncle et de votre roi.

ARTHUR, *avec colère*

Je prie Dieu qu'il m'ôte la vie, plutôt que de me laisser forfaire à l'honneur ! Si je suis Plantagenet par mon père, la reine Constance, ma mère, a mis dans mes veines le sang des rois bretons. L'hermine de Bretagne meurt plutôt que de salir sa robe blanche, et vous savez la devise : *Malo mori quam fœdari !*

Les soldats entourent le roi. La toile tombe.



ACTE II

Une salle voûtée au château de Falaise. Deux portes basses, au premier plan. Au second, à droite, une fenêtre : à gauche, une cheminée. Au fond, une grande porte.

SCÈNE PREMIÈRE

TRISTAN, BUDIK. (*Ils sont assis près du feu.*)

BUDIK, *d'une voix sombre*

Un jour enfin, Dieu voulut punir tant de crimes, et la criminelle elle-même devint son instrument. La ville d'Is occupait une plage très basse, toujours menacée par les flots : elle avait pour rempart des digues et des écluses dont les clefs étaient déposées dans une cassette de fer. Le roi seul ouvrait cette cassette, au moyen d'une clef d'or, suspendue jour et nuit à son cou...

TRISTAN, *plaisantant*

Etait-ce une grosse clef, Budik ?

BUDIK, *indigné*

Oseriez-vous rire du roi Grallon ? Sachez, maître Tristan, que l'histoire de nos rois n'est pas matière à plaisanterie... Je continue... suspendue nuit et jour à son cou. Une nuit, Dahut la ravit à son père...

TRISTAN

La jeune princesse s'appelait... ?

BUDIK

Par saint Colamban, docteur ! je vous ferai passer ces manies d'interrompre... Je reprends : Une nuit, Dahut la ravit à son père et, quelques instants après, la mer entrait dans la ville. Saint Gwenolé accourt auprès du roi Grallon : « Ah ! sire, fit le saint, sortons au plus tôt de ce lieu, car l'ire de Dieu le va présentement accabler. Votre Majesté sait les dissolutions de ce peuple : la mesure est comblée ! Hâtons- nous de sortir. » Aussitôt le roi trousse bagage, monte à cheval, prend sa fille avec lui, et à pointe d'éperons se sauve de la ville. Mais les vagues le poursuivent et le vont atteindre incontinent : « Roi Grallon, crie alors une voix terrible, si tu ne veux périr, sépare-toi du démon que tu portes en croupe. » Grallon reconnait la voix du saint, c'est-à-dire celle de Dieu ; il repousse sa fille ; et l'Océan, content de sa proie, engloutit sa victime et s'arrête.

TRISTAN

Et que devint la ville ?

BUDIK

Engloutie à jamais sous les flots !

TRISTAN

Tout entière ?

BUDIK, *se levant*

Douteriez-vous de cette histoire ? Par saint Colomban ! ce serait imprudent à vous, médecin !

TRISTAN

Mon bon Budik, tout ce que vous me dites est parole d'Evangile... (*A part.*) J'aimais encore mieux les Poitevins, ils cognaient moins dur.

BUDIK, *brusquement*

Qu'est-ce que vous dites ?

TRISTAN

Je pensais, à part moi, maître Budik, que vous êtes un conteur habile, et je suis émerveillé de vos récits.

BUDIK

Je voudrais voir que l'histoire de Bretagne n'émerveillât pas un Français ! Par saint Colomban ! (*Il le secoue.*)

TRISTAN

Oui ! oui ! oui ! (*A part.*) Toutes les fois qu'il jure par saint Colomban il a un accès. J'aimerais lui connaître un serment moins énergique.

BUDIK, *après un silence*

Ainsi vous étiez à Mirebeau, maître Tristan ?

TRISTAN

J'y étais, et je dois à la vérité de dire que j'y fis noblement mon devoir, pendant cette nuit mémorable.

BUDIK

Je n'en doute pas, compère.

TRISTAN, *très vite et avec étourderie*

Le lendemain, j'allais me mettre en route pour Paris, comptant bien, au sein des délices de Capoue, me reposer des fatigues de la guerre. Hélas ! l'homme propose et le roi dispose. Il me fallut, bon gré mal gré, me joindre à l'escorte qui, sous les ordres du sire de Maulac, amenait ici le prince Arthur...

BUDIK, *à part*

Lui !... le prince ! ici ! Le voilà donc ce secret que me cachait mon maître !

TRISTAN

Que dites-vous ?

BUDIK

Je vous plaignais, compère. En vérité, je vous plaignais.

TRISTAN

N'est-ce pas que j'étais à plaindre, ami ? Je disais donc que je vins ici, en compagnie du sire de Maulac et du capitaine Amaury, chargés d'une mission sur laquelle je ne dois pas m'expliquer... Vous excuserez mon silence... Budik... : mais personne ne doit savoir qui nous accompagnions ici.

BUDIK

Je veux respecter vos secrets, mon maître. (*A part.*) Va toujours, vieux bavard : tu m'en diras long sans t'en douter.

TRISTAN

Le sire de Maulac repartit bientôt, et la garde du prince nous fut confiée. Le prisonnier fut enfermé dans une aile peu fréquentée du château et nous

fûmes chargés, le capitaine et moi, de veiller et de jour et de nuit dans la salle qui précède l'appartement qui lui sert de prison.

BUDIK

C'est ici, je m'en doutais.

TRISTAN, *avec noblesse*

Ne me demandez ni comment s'appelle le prisonnier, ni où est située la prison ; je ne dois pas vous le dire.

BUDIK, *grave*

Je ne vous demande rien, compère, mais continuez, vous m'intéressez vivement. (*A part.*) Je finirai par tout savoir.

TRISTAN

Quand le capitaine est là, tout va bien, et je peux de temps en temps prendre l'air au dehors. Par malheur, il est absent depuis deux jours, et je dois redoubler de vigilance, le gouverneur est sévère, et pour rien au monde je ne voudrais encourir sa colère... Ah ! Budik ! si vous saviez ce que c'est que d'avoir reçu des confidences royales et de quel poids pèse sur la langue d'un pauvre homme un secret comme celui dont je suis dépositaire.

BUDIK, *riant*

Si vous le partagiez avec moi, cela vous soulagerait, compère.

TRISTAN

Jamais ! songez donc qu'il n'y a au monde que le roi, le sire de Maulac, mylord Bruce, le capitaine Amaury et moi...

BUDIK, *à part*

Vous m'oubliez, respectable ami !

TRISTAN

... qui sachions que le duc de Bretagne est enfermé dans ce château ! Vous ne voudriez pas me faire manquer au serment que j'ai fait de ne révéler à qui que ce soit le secret qui m'est confié ?

BUDIK

Non, Tristan ! restez toujours le confident discret que vous êtes, et vous mériterez d'être récompensé.

TRISTAN

Oui, car c'est dur, allez, et maintes fois je crains de m'oublier. (*Il va vers la cheminée.*)

BUDIK

Vous avez raison. (*A part.*) Il n'y a plus à craindre maintenant. C'est fait ! Mylord Bruce... mon maître... m'a caché la présence du roi dans ces murs !... Pourquoi ?... Il a accepté d'être le geôlier du prince... Cela m'étonne de lui... Mais je comprends, c'est pour cela qu'il a éloigné son fils... ce cher Edward ! Depuis six mois absent de ce château, comme il doit regretter son père, et un peu aussi son vieux gouverneur !... Mais que vois-je ?... Je ne me trompe pas... Lui !... C'est lui !...

La porte du fond s'est ouverte. Edward Bruce, en costume de voyage, paraît sur le seuil.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, EDWARD BRUCE

BUDIK

Vous ici !... vous, Edward !

EDWARD, *lui sautant au cou*

Moi-même, ami Budik, et enchanté de te revoir...

BUDIK

Mais par quel miracle ?...

EDWARD

Je te conterai cela plus tard. Je m'ennuyais à Rennes, dans cette vilaine abbaye de Saint-Melaine, où mon père me fait garder depuis six mois. J'étais las du latin et des sermons de l'abbé ! J'avais soif de liberté...

BUDIK

Et vous vous êtes enfui !... Mais votre père...

EDWARD

Je ne l'ai pas encore vu. Maître Herbert m'a dit qu'il était sorti en compagnie d'un de ses amis, le sénéchal d'Anjou, messire Guillaume des Roches... Tu m'aideras à paraître devant mon père, n'est-ce pas, Budik ? Le premier moment sera pénible... (*Apercevant Tristan qui se chauffe.*) Mais quel est ce personnage ?

BUDIK

C'est maître Tristan le Roux, un médecin, qui est ici depuis six mois...

EDWARD

Tiens ! il arrivait précisément à l'heure où je partais...

BUDIK

...en compagnie d'un capitaine qui a nom Amaury.

EDWARD

Que font-ils ici ?

BUDIK

Ah ! voilà le mystère !...

EDWARD

Un mystère ! oh ! dis-le moi, mon cher Budik !

BUDIK

Impossible !

EDWARD

Pourquoi ?

BUDIK

C'est bien simple. Je ne le connais pas.

EDWARD

Ah ! ils sont ici depuis six mois... C'est un mystère. J'étais captif en l'abbaye de Saint-Melaine depuis six mois... C'est un mystère aussi, puisque je ne sais pas pour quelle faute j'ai mérité cette réclusion. Dis-moi Budik, si ces deux mystères n'en faisaient qu'un ?... J'arrive à propos !

TRISTAN, *à Budik*

Quel est ce gentil seigneur ?

BUDIK

Le jeune Edward, le fils de Mylord Bruce.

TRISTAN

Je vais lui présenter mes hommages.

BUDIK

J'y consens, mais gardez-vous de lui dire que le duc est enfermé là.

TRISTAN

Comment ! vous savez ?...

BUDIK

N'est-ce pas vous qui me l'avez appris ?

TRISTAN

Comment ! moi... qui ai refusé au contraire !...

BUDIK

Tristan, mon compère, vous avez une langue qui parle toute seule. Devant moi, le mal n'est pas grave, et votre secret sera mieux gardé par Budik que par vous, mon maître ! Mais ne vous avisez pas de vous le laisser surprendre par ce petit espiègle...

TRISTAN, *avec dignité*

Un enfant ! Fi donc ! (*Allant à Edward.*) Bonjour, mon gentil seigneur ! Comment se porte Mylord Bruce, votre noble père ?

EDWARD

C'est à vous que je le demanderai, maître, et pour deux raisons : la première, c'est que, n'ayant pas vu mon père depuis six mois...

TRISTAN

C'est juste !

EDWARD

Et la seconde, c'est que vous êtes médecin, et que je ne le suis pas.

TRISTAN

C'est vrai !

EDWARD, *à Budik*

Il me vient une idée : si je questionnais maître Tristan ? Il doit savoir... lui !

BUDIK, *haut et montrant le médecin*

Je vous assure qu'il ne sait rien.

TRISTAN, *se rapprochant*

Comment ! je ne sais rien, moi, docteur de Paris !

BUDIK, *allant à Tristan*

Si vous avez le malheur de lui parler du prince, par saint Colomban ! je vous écrase.

TRISTAN, *s'éloignant*

Voilà un saint que je ferai rayer du calendrier.

EDWARD, *s'asseyant près du feu*

Oh ! le bon feu ! Quand je trottais sur la mule du Père cellerier, il faisait moins chaud, maître Tristan ! Les routes sont mauvaises en Bretagne et en Normandie.

TRISTAN

En Poitou, elle ne valent guère davantage, il m'en souvient !

BUDIK, *à part*

Le duc est prisonnier dans ce château !... J'aurai de la peine à me faire à cette idée-là.

EDWARD, *à Budik*

Viens ça, Budik, et, en attendant l'arrivée de mon père, chante-nous une de ces chansons de ton pays qui font si bien passer le temps.

BUDIK, *se rapprochant*

Je ne suis pas en train de chanter, Edward.

EDWARD, *bas à Budik*

Si tu ne veux pas, je fais parler le médecin, et gare aux secrets ! Je les déniche encore mieux que les oiseaux, et tu sais que tu as fait de moi un oiseleur de première force.

BUDIK

Alors je chante !

EDWARD

Tu vois bien que tu es du complot et que tu me caches quelque chose. Mais je ne t'en veux pas, car je sais bien que, si tu le pouvais, tu me dirais ton secret.

BUDIK

Cher Edward ! (*Brusquement.*) Broum ! broum ! *Le seigneur Les-Breiz !* Une belle chanson, ma foi ! Ecoutez cela, Français de Paris, il y est question de vous. (*Il chante.*)

Entre deux guerriers, un Frank, un Breton,
Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays Breton Les-Breiz est l'appui ;
Que Dieu le soutienne et marche avec lui

Le Seigneur Les-Breiz, le bon chevalier,
Eveille, un matin, son jeune ecuyer.

Page, éveille-toi, car le ciel est clair ;
Page, apporte-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,
Dans le sang des Franks je veux la rougir.

(*Se tournant vers Tristan.*) Entends-tu cela, Français ?

TRISTAN

Il est féroce ! O Falaise, tu seras mon tombeau !

EDWARD

La belle chanson ! Budik, continue.

BUDIK

C'est le tour du page maintenant. Ecoutez cela, Edward :

Maitre, vous avez mon cœur et ma foi :
A cette rencontre irez-vous sans moi ?

EDWARD

Et que répond le seigneur à cette requête ?

BUDIK

Il veut éprouver son page ; il lui dit :

Que dirait ta mère, enfant sans raison,
Si je revenais seul vers sa maison ?

Si ton corps restait au milieu des morts, ,
Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

Mais le page insiste. Il répond fièrement :

Au moment où Budik ouvre la bouche pour chanter, deux voix se font entendre derrière la porte de droite. Edward et Budik se lèvent. Tristan, épouvanté, s'affaise dans son fauteuil.

VOIX AU DEHORS

Maître, au nom du ciel, maître, parlez bas,
Et marchons tous deux à vos grands combats !

EDWARD

Budik, ces voix qui chantent !

BUDIK

Diable ! je n'avais pas prévu cela !

LES VOIX

Moi, des guerriers franks je n'ai nulle peur ;
Dur est mon acier et dur est mon cœur.

EDWARD, *allant vers la porte*

Quelqu'un est enfermé là ! Je veux savoir...

BUDIK, *à part*

Par saint Colomban ! l'aventure est réjouissante ! Tant pis ! je n'ai rien dit, et ce n'est pas ma faute si les prisonniers se font connaître d'eux-mêmes.

TRISTAN, *faiblissant*

Je suis perdu ! La mèche est éventée !

LES VOIX

Maître, où vous irez, avec vous j'irai.
Où vous combattrez, moi je combattrai.

Le Seigneur Les-Breiz, des Bretons l'appui.
Part pour les combats, son page avec lui.

Las de se contenir, Budik, emporté par l'émotion, chante avec les voix.

EDWARD

Tu ne veux pas me dire qui est là ?

BUDIK

Non ! (*A Tristan.*) Docteur, soyez témoin !

TRISTAN

Soyez aussi témoin, Budik, que je n'ai rien dit !

EDWARD

Eh bien ! je vais voir ! (*Il frappe à la porte.*)

LA VOIX DE GEOFFROY

Qui frappe ?

EDWARD

Un ami !

GEOFFROY

Votre nom ?

EDWARD

Edward Bruce !

GEOFFROY

Le fils du gouverneur ?

EDWARD

Lui-même ! Et vous, qui êtes-vous ?

GEOFFROY

Geoffroy de Rohan.

EDWARD

Est-ce possible ? Le compagnon de notre jeune duc ! Oh ! je vous connais ! Je vous ai jalousé bien des fois ! Et Monseigneur Arthur ?

GEOFFROY

Prisonnier avec moi !

EDWARD

Dans ce château ?

GEOFFROY

Oui !

EDWARD

Infamie ! (*A Budik.*) Et voilà ce qu'on voulait me cacher ! Mon père, mon noble père, un Bruce, se fait geôlier maintenant ! Et pourquoi pas bourreau ? C'est une honte ! j'en rougis ! j'en pleure ! Et c'est pour cela sans doute qu'on m'enfermait là-bas. Il y a des lâchetés qu'on n'oserait pas commettre sous les yeux d'un enfant... Et la loyauté d'un fils ferait honte à la bassesse d'un père ! Voyons ! L'un de vous est ici pour les espionner ? Tous les deux peut-être ? Je veux voir le duc, entendez-vous ! Qu'on m'ouvre cette porte !

BUDIK, *bas à Edward*

Bravo ! Poussez ferme !

EDWARD

Je veux voir le duc ! Budik, c'est toi qui as la clef...

BUDIK

Non.

EDWARD, *s'approchant de lui*

Vrai ?

BUDIK

Je vous jure. C'est le médecin ! Sans la promesse faite au gouverneur et l'obéissance jurée, il y a longtemps que je serais dans la prison à voir ce qui s'y passe.

EDWARD

Je n'ai rien promis, moi !

BUDIK

Prenez-lui donc la clef, si vous pouvez, mais ne me compromettez pas : songez que votre père est inflexible.

EDWARD

Eh bien ! trouve un prétexte pour t'en aller et ne rien voir. Je me charge du reste.

BUDIK, *à Tristan, après avoir réfléchi*

Docteur, nous ne sommes plus maîtres ici par le fait de cet enfant. Je vais en avertir Mylord Bruce, pour que force reste à la force !

TRISTAN, *tremblant*

Oui ! Oui ! c'est cela ! c'est le salut ! Dites bien à Mylord gouverneur que je résiste ! Au fait ! si j'allais moi-même !...

BUDIK, *le retenant*

Jamais, docteur ! Vous êtes l'homme du roi ! A vous le péril ! à vous l'honneur ! Et je vous préviens que ce jeune drôle est intraitable ! Il a failli me tuer, l'an passé, pour bien moins que cela !

TRISTAN, *contrant Edward*

Encore un qui jure par saint Colomban ! Ah ! pauvre docteur !

EDWARD, *bas à Budik*

Tu vas rester à la porte à veiller. Si mon père arrivait, tu entrerais...

BUDIK

Oui ! (*Il sort.*)

EDWARD

Et vous, donnez-moi la clef. (*Tristan le regarde terrifié.*) Vous ne voulez pas ! (*Il va prendre un paquet de cordes qui pendent à la muraille.*) Encore une fois, donnez-moi la clef !

TRISTAN

Si je la donne, on me pendra !

EDWARD

A ton gré ! (*Il le renverse, et lui appuyant le genou sur la poitrine, le garotte solidement.*) Tu ne veux pas être pendu, je le comprends, mais comme j'ai besoin de cette clef, je vais te la prendre. Et tiens, la voilà ! Mais j'y songe, tu nous gênerais ici... (*Il ouvre la porte, à gauche.*) Je vais te mettre à la porte. (*Il le pousse dehors.*)

TRISTAN

Je mourrai donc martyr ! O Falaise, tu seras mon tombeau !

EDWARD

Si tu pousses un cri, malheur à toi ! Je te coupe la langue ! (*Il ferme la porte à double tour.*) Le voilà

muet. Maintenant... vite... ouvrons cette porte !... cher prince !... (*Il a ouvert la porte.*) Monseigneur le duc, venez ! venez ! (*Arthur et Geoffroy sortent de la prison.*)

SCÈNE III

ARTHUR, GEOFFROY, EDWARD

EDWARD, *aux pieds du duc et lui baisant les mains*

Monseigneur ! monseigneur ! C'est vous ! vous que je vois !

ARTHUR

Vous êtes le fils du gouverneur de ce château, de Mylord Bruce ?

EDWARD

Oui, Monseigneur. Jusqu'à ce jour, j'en étais fier ; ne me forcez pas d'en rougir.

GEOFFROY

Williams Bruce a renommée de preux chevalier, et je ne puis croire qu'il veuille prendre part à une infamie ! Non ! votre père hésiterait, j'en suis sûr, à pousser la fidélité jusqu'au crime.

EDWARD

Vous êtes prisonnier, Monseigneur ! quand vous devriez être assis sur le trône d'Angleterre ! Ainsi le ciel a permis que cette campagne de Mirebeau, qui s'annonçait brillante et victorieuse, se terminât par la captivité !

ARTHUR

Hélas ! un traître nous a livrés !

EDWARD

Je l'ignorais. Le nom de ce misérable, Monseigneur.

GEOFFROY

Guillaume des Roches !

EDWARD

L'ami de mon père, son hôte en ce moment !

ARTHUR

Il est ici ? dans ces murs ?

GEOFFROY

Quelle nouvelle trahison peut-il méditer encore ?

EDWARD

Qu'il soit maudit pour son crime et qu'on lui jette au visage son nom comme une injure !

ARTHUR

Dieu lui fasse merci !

GEOFFROY

Judas, qui livra Monseigneur Jésus-Christ, se pendit et ne fut point pardonné.

ARTHUR

Je l'ai bien aimé pourtant, cet homme. Il était près de moi, à Tours, lorsqu'on me vêtit de l'habit de chanoine, en l'église Saint-Martin, et qu'on me fit

asseoir, au chœur, dans le fauteuil du doyen, comme seigneur temporel des évêques de Bretagne ! Las ! las ! Guillaume, mon ami, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Et quand, fier et la tête haute, au milieu des acclamations de mon peuple, j'entrais à Rennes, où je fus couronné, rayonnant déjà de cette gloire que les prophètes ont prédite au nom d'Arthur..., il était là, près de moi, celui qui devait me trahir !

GEOFFROY

Et sans ce lâche, la reine Aliénor serait votre prisonnière, et le Poitou notre conquête ! Sans ce lâche, le roi Jean serait trop heureux, en ce jour, de racheter la liberté de Madame sa mère au prix d'un duché, et peut-être d'un royaume !

ARTHUR

Ah ! si j'étais libre ! on verrait à mon nom accourir mes bons chevaliers, les Rohan, les Mauléon, les Montfort, les Châtellerault, les Penthièvre ! Et j'irais droit à vous, roi Jean ; et je vous poursuivrais, parjure, et je vous tuerais, lâche, dont l'épée s'appelle trahison ! Oh ! être libre ! combattre ! triompher !

EDWARD

Monseigneur, il faut espérer.

ARTHUR

Je n'ai pas désespéré encore. Le roi Arthur, le preux chevalier, n'est pas mort, disent des légendes ! Mon nom me portera bonheur.

EDWARD

Oh ! si je pouvais, à l'encontre des méfaits de ce Guillaume des Roches, si je pouvais, Monseigneur,

donner ma vie pour votre liberté, dès aujourd'hui vous seriez libre, et je mourrais content.

ARTHUR

Non, mon ami ! non ! A Dieu ne plaise que je veuille accepter de pareils sacrifices !

GEOFFROY

Oh ! Monseigneur, comme on serait payé pourtant par la gloire d'une mort semblable !

ARTHUR, *les entourant de ses bras*

Mon Dieu, tu ne m'as pas tout pris, puisque de tels cœurs me restent ! Ayons confiance ! je ne veux pas croire que le ciel m'abandonne ainsi.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, BUDIK, PUIS WILLIAMS BRUCE ET GUILLAUME DES ROCHES

BUDIK, *entrant avec agitation*

Mylord Bruce ! il vient ! hâtez-vous !...

EDWARD

Mon père ! Enfin, je vais pouvoir lui dire...

BUDIK

Mais hâtez-vous ! hâtez-vous ! Messire Guillaume des Roches est avec lui.

EDWARD

Eh bien ! qu'ils viennent ! je les attends !

WILLIAMS BRUCE, *debout sur le seuil*

Que veut dire ceci ? Que signifie ? Budik, comment vous trouvez-vous ici et que prétendez-vous faire ?

BUDIK

Mylord !...

EDWARD, *s'avançant*

Mon père, Budik est innocent ! je suis le seul coupable !

WILLIAMS

Vous ! Edward ! sans mon ordre, vous n'avez pas craint de quitter l'abbaye ! Et non content de désobéir à votre père, vous osez forfaire à votre roi !... M'expliquerez-vous votre présence dans cette salle ? (*S'inclinant devant Arthur.*) Pardonnez, Monseigneur, à cette colère qui ne peut se contraindre. Mais un enfant sert mal la meilleure des causes, qui ne sait pas respecter le plus saint des devoirs. (*A Edward.*) Sortez, Edward, sors, Budik !

EDWARD

Pas avant de vous avoir répondu, mon père. Eh quoi ! vous, un Bruce, un preux, vous ne rougissez pas du rôle que vous jouez ici ! Vous osez élever la voix devant votre duc, devant votre maître, et vous venez vers lui en compagnie du plus lâche des hommes, du plus misérable des traîtres ! (*Il montre du doigt Guillaume des Roches, qui baisse la tête.*)

ARTHUR

Guillaume, tu m'as lâchement trahi !... Si je meurs, la Bretagne te demandera compte de mon sang !

GEOFFROY

Car c'est vous qui l'avez livré !

ARTHUR, GEOFFROY et EDWARD, *la main levée*

Honte aux traîtres ! Opprobre éternel sur leur nom ! *(Guillaume tombe à genoux.)*

GUILLAUME

Pardon, Monseigneur, Pardon !

EDWARD

Il n'y a pas de pardon pour les traîtres !

GUILLAUME

Pitié ! pitié !

GEOFFROY

Il n'y a pas de pitié pour les lâches !

GUILLAUME

Miséricorde, Monseigneur !

ARTHUR

Que Dieu vous pardonne, Messire !

WILLIAMS

Pardonnez, Monseigneur ! il est ici pour vous sauver !

ARTHUR

Lui !... vous !... me sauver !

WILLIAMS, *d'une voix forte*

Qui donc a cru qu'un Bruce pouvait être assez lâche pour trahir la bonne cause et se vendre aux tyrans ! Et quel est le fils coupable qui n'a pas craint de douter de son père ? (*Edward, honteux et réjoui, se rapproche de son père.*) Ne devais-tu pas penser que si Williams Bruce acceptait la garde de son prince, c'était pour le sauver ?

ARTHUR

Ah ! gouverneur, vous nous apportez l'espérance !

WILLIAMS

Je vous apporte la liberté ! Ce soir, à la nuit, sous des vêtements d'emprunt, vous sortirez du château : Ah ! si j'étais le maître ici, ce ne serait pas sous un déguisement que je vous rendrais à la Bretagne ; je voudrais me révolter à la face du monde, et crier devant tous : « Bretagne, voilà ton duc ! Angleterre, voilà ton roi !!! »

TOUS

Vive le duc ! vive le roi !

WILLIAMS

Par malheur, je suis entouré d'espions, et la garnison a été renouvelée par le capitaine qui vous a conduits ici. Amaury me surveille et, à la moindre tentative d'évasion, les portes du château se fermeraient sur nous ! Mais, ce soir, j'espère. Le capitaine, absent depuis deux jours, ne doit pas être de retour avant demain. Personne ne vous connaît dans ce château, à l'exception de maître Tristan, dont il sera facile de se débarrasser. Ce soir donc, vous sortirez du château. Messire Guillaume et moi, nous avons tout préparé pour votre fuite.

GUILLAUME

Une escorte vous conduira à Rennes, auprès du saint évêque Pierre de Dinan. Là, vous serez libre, et la Bretagne entière accourra autour de vous. Mais silence ! que jusqu'à ce soir rien ne transpire de nos projets... Quelques heures encore, Monseigneur, et vous serez sauvé !

ARTHUR, *allant vers Guillaume*

Guillaume, je puis te pardonner maintenant.

GUILLAUME

Non ! Sire, à Rennes seulement, j'aurai gagné mon pardon.

ARTHUR, *à Geoffroy*

Allons, beau page, la prison sera douce, jusqu'à ce soir !

GEOFFROY, *sur le seuil de la prison*

A ce soir !

WILLIAMS BRUCE, EDWARD, BUDIK et GUILLAUME

A ce soir !

Arthur et Geoffroy rentrent dans la prison.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MOINS ARTHUR ET GEOFFROY

WILLIAMS BRUCE, *à Edward*

Il me reste à vous châtier de votre désobéissance, Edward.

EDWARD, *se jetant à son cou*

En aurez-vous le courage, mon père ? Et ne devez-vous pas vous estimer heureux que j'aie quitté Rennes, puisque je suis près de vous à l'heure où vous allez ajouter à l'histoire de la famille une page à jamais glorieuse ?

WILLIAMS BRUCE, *l'embrassant*

Est-ce à l'école de l'abbé que vous avez appris la flatterie, maître Edward ?

EDWARD

Quoi qu'on dise, on ne peut vous flatter, mon père. N'est-il pas vrai, Messire ?

GUILLAUME

Non ! cher enfant ! et remerciez Dieu, en ces temps de faiblesses coupables et de lâches trahisons, d'être le fils d'un homme qui n'a jamais hésité quand il s'est agi du devoir.

WILLIAMS BRUCE, *à Budik*

Mais, dis-moi, qu'avez-vous fait du médecin ?

EDWARD, *montrant la porte à gauche*

Il est là, mon père, solidement garrotté.

WILLIAM BRUCE, *à Budik*

Rends-lui la liberté. Le pauvre homme ! il serait capable de mourir de peur ! Allons, Messire, et vous. Edward, en attendant que la nuit vienne, allons causer encore de nos projets et de nos espoirs.

Ils sortent tous les trois.

SCÈNE VI

BUDIK, TRISTAN

BUDIK

Ah ! cela m'a fait plaisir de l'entendre, moi qui, un instant, ai pu douter de lui. (*Il ouvre la porte de gauche et revient sur la scène, portant dans ses bras Tristan garroté.*)

TRISTAN, *avec dignité*

Ainsi la victoire nous reste, Budik.

BUDIK

Oui ! Mylord Bruce a gourmandé son fils.

TRISTAN

Allons, compère, rends-moi l'usage de mes pauvres membres, déjà presque engourdis !

BUDIK

Tristan, mon ami, j'ai regret de le faire. Par saint Colomban ! (*Le médecin saute à ce nom*) Il serait plaisant, ma foi, que le capitaine Amaury vous trouvât accommodé de la sorte.

Le rideau tombe.

ACTE III

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BUDIK, TRISTAN

Ils sont assis à une table et jouent aux dés. Une lampe basse éclaire faiblement la salle

TRISTAN, *comptant les points*

Trois ici... quatre là... font... huit.

BUDIK

Sept, s'il vous plaît.

TRISTAN

Sept, vous avez raison... sept ajoutés à vingt-deux...

BUDIK

Font vingt-neuf. A moi ! J'ai compté trente-deux, n'est-ce pas ?... Trente-deux et cinq... trente-sept...

TRISTAN

Trente-six...

BUDIK

Non ! trente-sept... et six... quarante-trois... quarante-trois... Je vous disais donc, compère, que Monseigneur le duc passa la nuit dans l'église Saint-Pierre, pour y faire la veillée d'armes. Le lendemain, après matines, il se retira dans son château, près la porte Châtelière, jusqu'au moment où la procession le vint quérir pour la grand'messe. Ah ! si vous aviez vu le chœur, tout orné de tapisseries et paré de tentures ! Le duc était à son accoudoir, près du grand autel, l'évêque bénit l'épée du prince et lui posa sur le chef la couronne de Bretagne. J'étais trop loin pour entendre les paroles du serment que le saint homme prononça, mais Monseigneur Arthur répondit à haute voix : *Amen*. Ah ! tenez, maître Tristan, quand on pense... (*Prenant subitement une voix menaçante*.) Ah ! ça mais, que faites-vous ainsi, les yeux fixés sur moi, la bouche ouverte...

TRISTAN, *prenant le cornet*

Je vous écoute... compère.

BUDIK

Vous avez tort... Il ne s'agit pas d'écouter ; de par saint Colomban !... il faut jouer.

TRISTAN, *timidement*

Justitiæ partes sunt non violare homines, ce qui signifie, ami Budik...

BUDIK, *se laissant aller à ses souvenirs*

Oui, quand on pense que tous ces beaux seigneurs et tous ces fiers barons, tête nue, sans éperons, sans

épée, vinrent s'agenouiller devant leur suzerain, et plaçant une main dans la sienne, écoutèrent respectueusement le duc, qui leur dit : « Vous connaissez être notre homme pour raison de votre terre et jurez à Dieu par la foi de votre corps, que vous nous servirez comme tel, contre tous ceux qui peuvent vivre et mourir, fors contre le roi, notre sire... Et chacun d'eux répondit : « Je le jure ! » (*Il baisse la tête, comme accablé.*)

TRISTAN, *lançant les dés*

Nous disons... vingt-trois...

BUDIK

Et le duc les baisa tous sur la bouche...

TRISTAN

Vingt-trois et cinq... vingt-neuf.

BUDIK

Après l'*Ite missa est*, ils l'emmenèrent au logis de l'évêque, et un homme qui était près de la porte cria d'une voix retentissante : « Monseigneur le duc tiendra cour ouverte, et tous ceux qui voudront assister à son dîner n'en seront pas empêchés. » Ce fut alors dans la foule une poussée... (*Il s'arrête et regarde Tristan, qui compte les points.*)

TRISTAN

Vingt-neuf et six...

BUDIK

Que faites-vous donc, compère ?

TRISTAN

Je compte...

BUDIK, *jetant à terre dés et cornets*

Vous avez tort ! De par saint Colomban ! on ne joue pas quand je parle !... (*Il se lève et fait quelques pas avec agitation.*)

TRISTAN

Cum tristibus, severè : cum remissis, jucundè ; cum senibus, graviter ; cum juventute, comiter vivere... sed cum Budico ? (Il ébauche une grimace de désappointement. Tout à coup on entend au dehors le son des trompettes et des cris d'allégresse.)

BUDIK

Que signifient ces clameurs et ce bruit de trompettes ?...

TRISTAN, *ouvrant la fenêtre*

Quel mouvement dans la cour ! Ah ! voilà bien du nouveau, compère ! Le roi !... c'est le roi !... J'aperçois près de lui le sire de Maulac, et plus loin, le capitaine Amaury.

BUDIK, *avec colère*

Ils ne pouvaient donc pas attendre à demain !

TRISTAN

Mylord Bruce descend vers eux...

BUDIK

Que viennent-ils faire ici... par saint Colomban !...

TRISTAN, *allant vers Budik*

J'ignore les motifs de cette surprenante arrivée ; mais qu'importent au sage les vicissitudes de l'existence ! Que peut-il craindre ? Que puis-je craindre enfin ? N'ai-je pas pour moi la certitude d'avoir fait mon devoir ? *Mens mihi conscia recti !*

BUDIK, *à part*

Ah ! mon pauvre jeune duc, faudra-t-il perdre encore l'espoir de vous sauver ? Quelle fatalité !

TRISTAN

De grâce, Budik, pas un mot de ma mésaventure au capitaine. Il y va de ma vie...

BUDIK

Soyez sans crainte, il ne saura rien !

TRISTAN

Songez qu'il pourrait penser que je me suis laissé intimider. Ce qui est faux ! J'ai résisté, je lui ai tenu tête à cet enfant, et s'il ne m'avait pas pris en traître... le lâche...

BUDIK

Qu'est-ce que vous dites ?... De qui parlez-vous ?... Ce n'est pas de mon élève, je suppose. Apprenez, maître Tristan, qu'il n'y a ici d'autre lâche que vous sachez que vous êtes un misérable poltron, qu'un enfant a fait trembler. Si vous étiez curieux de connaître ce que je pensais de vous, compère, voilà de quoi trancher les doutes, je suppose.

TRISTAN

Mon bon Budik, pensez de moi tout ce que vous voudrez, je vous le permets.

BUDIK

Vraiment !

TRISTAN

Mais, je vous en supplie, n'en dites rien au capitaine !

BUDIK

Vous avez ma parole ! Dormez tranquille sur vos lauriers... Vos aventures resteront cachées, et, si vous le désirez même, je suis prêt à jurer que vous vous êtes signalé par des actions d'éclat.

TRISTAN

Non, cher Budik, c'est inutile ! Je n'ai pas l'ambition de passer pour un héros !

BUDIK

Vous êtes trop modeste, compère !

TRISTAN

Non, je me connais, et d'ailleurs le poète l'a dit :

Quem tu, Melpomenene, semel
Nascentem placido lumine videris,
Illum non labor Isthmius
  Clarabit pugilem !

La porte du fond s'ouvre, et le roi Jean entre, suivi du sire de Maulac, de Williams Bruce et d'Amaury le Long.

SCENE II

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI JEAN WILLIAMS BRUCE, LE SIRE DE MAULAC AMAURY LE LONG

WILLIAMS BRUCE, *montrant la porte de droite*

C'est là, Monseigneur !

JEAN

C'est bien, gouverneur !

WILLIAMS

En l'absence du capitaine Amaury, j'ai adjoint à maître Tristan le Roux cet écuyer fidèle.

JEAN

Or ça, qu'on m'amène mon beau neveu. (*Budik, Tristan et Amaury ouvrent la porte de la prison. Amaury va chercher le prisonnier.*) Capitaine Amaury, et toi, Maulac, restez, j'ai besoin de vos avis ; vous autres, sortez.

WILLIAMS BRUCE, *bas à Budik*

Quel contre-temps, Budik !

BUDIK

Tout n'est pas perdu, Mylord. J'ai idée que tout n'est pas perdu.

WILLIAMS

Messire Guillaume se tient caché !

BUDIK

C'est bien ! Il ne faut pas que le roi sache qu'il est ici. Venez, Mylord, je vais vous dire mes projets. (*Ils sortent ensemble.*)

TRISTAN, *les suivant*

Tout va bien jusqu'à présent. O divine Espérance, verse ton baume sur mon cœur ulcéré ! (*Il sort.*)

Le roi est assis dans un fauteuil à gauche. Maulac se tient debout, derrière le fauteuil, à la droite du roi. Amaury sort de la prison, précédant le duc ; il va se placer à gauche de Jean sans Terre. Le duc marche lentement vers eux, tête baissée.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR

ARTHUR, *à part*

J'avais donc tort d'espérer !

JEAN

Approche, gentil duc.

ARTHUR

Et de quel duché, s'il vous plaît me le dire ?

JEAN

N'es-tu pas duc au beau pays de Bretagne ?

ARTHUR

Certes je le suis, et oncques ne sera en votre pouvoir de m'enlever mon droit, qui me vient de mes

pères et de Dieu ! Oui ! je suis duc et, ne vous déplaise, je suis roi.

JEAN, *avec un sourire narquois*

Et de quel royaume, s'il vous plaît me le dire ?

ARTHUR

De par mon père Geoffroy, votre frère aîné, je suis roi d'Angleterre. N'est-ce pas la coutume de ce pays que les enfants y représentent leur père dans tous ses droits au détriment de ses frères puînés, et souvenez-vous du roi Richard, votre frère ! Ne savez-vous pas que, passant par Messine, pour l'entreprise de la délivrance des lieux saints, ne savez-vous pas qu'il voulut me choisir pour femme la fille de mon sire Tancrède, en me désignant comme son héritier pour son duché de Normandie et son royaume d'Angleterre ?

JEAN

Et ne sais-tu pas bien qu'à l'heure de sa mort ce frère bien-aimé fut si marri de m'avoir déshérité de tous ses biens, qu'il me voulut, par testament en bonne et due forme, reconnaître pour son héritier.

ARTHUR

Je sais que les faux écrits ne coûtent pas plus que les faux serments au plus déloyal des chevaliers !

JEAN

Tout beau, gentil neveu ! C'est mal à vous d'outrager un bon parent qui toujours eut souci de la foi jurée !

ARTHUR

Vous n'eûtes jamais souci, sachez-le, que de prendre le bien des autres et d'opprimer les faibles, n'ayant

respect à nulle conscience, sans révérence de Dieu, sans crainte de justice, vous servant de promesses et de serments, comme les oiseleurs pour prendre à leurs appâts les oisillons !

JEAN

Oui dà, bel oisillon ! Vous êtes en cage, mais vous chantez mal, et je vous ferai changer de chanson. (*Il se lève.*) Or ça, écoutez-moi, beau neveu de Bretagne ; renoncez en ce jour à vos fausses prétentions sur mes couronnes, et je vous donnerai la liberté.

ARTHUR

J'aimerais mieux souffrir mille morts que souscrire à pareille infamie !

JEAN

Laisse-moi l'Angleterre et la Normandie, et je te rends la Bretagne !

ARTHUR

La Bretagne n'est pas prise encore, que vous puissiez en disposer en maître ! Courez en Normandie. Le roi de France vous y apprête de rudes combats !

JEAN

Le roi Philippe n'est pas de taille à effrayer le roi Jean ; et je sais tels moyens de s'entendre avec lui que les ducs de Bretagne n'y pourraient contredire ! Souviens-toi, gentil duc, de l'entrevue de Boutavant. Il te soutenait contre nous de son argent et de ses armes. Puis, un beau jour, fatigué sans doute de tant de courtoisie, il te livra en nos mains, et force fut bien à ta vaillance de nous reconnaître solennellement pour roi d'Angleterre, duc de Normandie, comte légi-

me de la Touraine, du Maine et du Poitou, et de nous ire hommage de la Bretagne, en t'avouant humblement notre vassal, notre homme et notre justiciable !

ARTHUR

Eh bien ! j'en ai menti. Moi, ton vassal ! dis-tu ? Moi, ton homme, moi, ton justiciable ! Qu'on me donne un fer rouge pour brûler la langue qui a dit cela ! Qu'on m'arrache cette main, qui s'est posée dans la tienne comme dans celle d'un suzerain ! Je me renie ! Ah ! vous avez abusé de la force pour arracher ce mensonge à ma faiblesse, et tu t'en prévaux à cette heure ! Eh bien ! non ! non ! Je ne suis pas ton homme, entends-tu ! Je ne suis pas ton justiciable ! Je ne suis pas ton vassal !... Je suis ton prince, ton suzerain et ton maître ! Je suis ton roi ! (*Il s'avance vers le roi Jean, tête haute et main levée.*)

JEAN, *froidement*

Tu disais vrai, Maulac : il est incorrigible. Amaury, il faut le reconduire en prison. Soyez témoins, vous deux, que je n'ai rien négligé pour le convaincre. Mais il est trop mon ennemi pour qu'on le puisse mettre en liberté. Je l'aurais voulu pourtant, beau neveu, et tu me contrains à des mesures qui coûtent à mon bon cœur. Mais je suis ton roi avant que d'être ton oncle. Va, gentil duc, et ne t'en prends qu'à toi de l'avenir.

ARTHUR

L'avenir est à Dieu, j'ai foi en lui ! (*Il marche fièrement vers la prison. Amaury l'accompagne jusqu'à la porte qu'il ferme.*)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MOINS ARTHUR

JEAN, *à voix basse*

Tant qu'il vivra, je craindrai pour mes couronne

MAULAC

Eh bien ! Sire, ne vous avais-je pas dit qu'il n consentirait pas ?

AMAURY

Et quand même, ne serait-ce pas folie de se fier ses promesses ? Une fois libre il recommencerait la lutte, et, l'aventure de Mirebeau lui servant de leçon, il ne vous donnerait pas de nouveau cette bonne fortune de tenir votre rival sous les verroux.

JEAN

Ah ! la porte de sa prison peut s'ouvrir, et qui me répond de ses geôliers !

MAULAC

La porte de la tombe, une fois fermée, ne s'ouvre plus, Sire, et la mort est un geôlier que l'on ne corrompt pas.

JEAN

La mort !... tu n'y songes pas, Maulac ! Et si l'on m'accuse ? Le roi Philippe ne laissera pas aller si belle occasion de mettre la main sur mes domaines, et se lèvera pour venger son vassal, lui qui ne se soucie pas de le défendre !... Je voudrais qu'il fût mort, mais je n'ose le tuer !

MAULAC

Mais sans le tuer, Sire, n'est-il pas d'autres moyens d'empêcher qu'il puisse vous causer de l'ennui ?

JEAN

Que veux-tu dire ?

MAULAC

Et d'abord, l'emmener à Rouen. Mylord Bruce n'est pas votre homme, Sire, et le château de Falaise est une prison trop douce pour un tel prisonnier. A Rouen vous en serez maître...

JEAN

Ce n'est pas assez loin de Bretagne. Je les connais, les hommes de son pays, pour avoir brûlé leurs villes et ravagé leur territoire. Je les ai vus longtemps calmes en apparence, à peine émus par les plus grands malheurs. On dirait qu'ils dorment sans souci de ce qui se passe, mais un jour ils se réveillent, car le cœur est chaud, sous cette enveloppe de glace, et ce jour-là, c'est le réveil du lion. Ils viendront me le prendre, Maulac ! ils viendront me le prendre !

MAULAC

Qu'ils viennent, Sire ! Mais, au lieu de ce jeune duc, si fier et si vaillant, au lieu de ce blond fils de Bretagne, dont l'œil a le reflet de leur ciel aux nuages éclatants, il faut qu'ils ne trouvent plus qu'un enfant aveugle et désormais inhabile à régner. Jadis on rasait les princes et, privés de leur longue chevelure, ils perdaient à jamais l'espoir de gouverner les Franks. Ce que le ciseau faisait autrefois, aujourd'hui le fer rouge le fait mieux encore. On tondait les rois de France ; on peut bien aveugler un duc de Bretagne.

JEAN

Plus bas ! plus bas !... j'ai peur qu'il nous entende. Tais-toi, Maulac, ou plutôt viens, suis-moi... Quand nous serons seuls... bien seuls... tu parleras... (*Avec un geste impérieux.*) Amaury, ne quittez cette salle sous aucun prétexte. Vous me répondez du duc Arthur sur votre tête... (*Entraînant Maulac.*) Et toi, viens ! viens, mon ami ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

AMAURY

Le voilà bien, ce roi qui n'a pas même le courage de ses crimes ! Les cheveux blonds d'un enfant font trembler sa main. Mais ce n'est pas devant le meurtre qu'il recule, c'est devant le sang. L'âme est féroce et le cœur est lâche. Il voudrait, il n'ose pas. Allons, Monseigneur, il faut sacrifier à votre repos ces jolis yeux bleus d'enfant ! Prenez le fer rouge, puisque le poignard vous fait peur ! Eteignez à jamais ces regards qui vous jetaient tout à l'heure le mépris et la menace ! Qu'il soit aveugle, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'il soit mort. Peut-être vous croyez-vous plus clément... Eh bien, moi, je vous trouve plus lâche... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !.... mais vraiment, capitaine, vous philosophez, je crois, je vous trouve plaisant, camarade, de vous apitoyer ainsi et de faire à cette heure du sentiment comme un honnête homme ! Allons, allons, coquin ! ces pensées-là ne conviennent pas aux gens de votre sorte. Silence, toi. (*Il se frappe la poitrine.*) Je croyais que tu avais perdu l'habitude de la révolte, cœur de femme ! Silence encore une fois. (*Il s'assied près de la cheminée, les jambes croi-*

es, la tête renversée en arrière. Tristan ouvre la orte du fond et fait un geste d'appel au dehors, puis entre, portant triomphalement un gigantesque plat e lard fumant. Budik le suit, ayant à la main une iguière.)

SCÈNE VI

AMAURY, TRISTAN, BUDIK

TRISTAN, *à Budik*

Allons, entrez, doux échanson. (*Allant au capitaine.*) Capitaine, c'est le souper... On nous envoie vous ejoindre, avec défense de sortir d'ici.

AMAURY

Oui ! la consigne est sévère !

BUDIK

Heureusement nous sommes trois...

TRISTAN

Et trois buveurs solides, formidables devant les pots. Sur ce, capitaine, tirez à vous la table (*Amaury pousse la table près du foyer*) que j'y dépose cette merveilleuse pièce de venaison... domestique.

AMAURY

Du lard !

TRISTAN

Oui ! c'est du lard. Heureusement que voici, pour e faire passer, un vin délectable, *dulcissimus potus.* (*Il montre l'aiguière, que Budik pose sur la table.*)

BUDIK

Je l'ai emprunté aux tonneaux du gouverneur ; c'e du Saint-Pourçain d'Auvergne, compères.

TRISTAN, *s'inclinant*

Je lui fais ma révérence. C'est un liquide respec table.

AMAURY

Ce sera plaisir de faire connaissance avec lui. *(Il s'assied.)*

BUDIK

Nous le boirons à la desserte.

TRISTAN

Avec certaine *froumentée* que j'ai mise sous clef par ici. *(Il ouvre la porte à gauche et sort.)*

AMAURY

Je vais quérir, à l'intention de ce noble étranger, *(il montre l'aiguière)*, mon vieux hanap des grandes fêtes *(il rejoint Tristan par la porte à gauche.)*

BUDIK, *à part*

Va, capitaine, et que la coupe soit grande, puisque tu dois y boire le sommeil.

TRISTAN, *portant un chaudron*

Voici les *tranchoirs*. *(Il laisse tomber sur la table une demi-douzaine de petits pains plats et ronds. Budik en prend un et le place devant lui.)* Et voici ladite *froumentée*. Vous en savez la recette, compère. *(Il pose le chaudron sur la table.)*

BUDIK

Non vraiment, maître, mais je l'apprendrai volontiers.

TRISTAN, *s'asseyant*

La voici : « Vous prenez lait de vache bien frais, et dites à celle qui vous le vendra qu'elle ne vous le baille point si elle y a mis de l'eau, car s'il n'est bien frais ou qu'il y ait eau, il tournera (1). »

BUDIK

Par saint Colomban !... (*Il donne un grand coup de poing sur la table.*)

TRISTAN, *sautant*

Si saint Colomban est du dîner, c'en est fait de mon appétit...

AMAURY, *entrant*

Et maintenant versez, échanson ! La coupe est grande, mais ma soif est plus grande encore. (*Il s'assied. Tristan est au milieu. Budik à sa gauche, Amaury à sa droite.*)

BUDIK

C'est ici comme chez le roi Arthur.

AMAURY

Ne parlons pas de lui, cela m'empêcherait de manger.

BUDIK, *montrant la table*

J'entends du roi Arthur de la Table Ronde.

---

(1) Menagier de Paris.

AMAURY

A la bonne heure ! Nous sommes tous égaux, tous frères.

TRISTAN, *la bouche pleine*

Mangeons.

AMAURY

Buvons. (*Il tend à Budik le hanap. Celui-ci le remplit.*)

BUDIK

Et chantons.

TRISTAN

Oui, chantons ! Ça, messire Budik, vous que dame Nature a gratifié d'une voix superbe, dites-nous une chanson.

AMAURY

Voyons la chanson. (*Il passe le hanap à Tristan.*) A vous de boire, compère. (*Tristan prend le hanap et boit.*)

BUDIK

Ecoutez. Elle en vaut la peine :

Mes amis, buvons et chantons,
Dans tous les pots, sur tous les tons,
La bière et le bon vin de France.
Bourrons-nous comme des gloutons.
C'est aujourd'hui que nous fêtons
Gaster, roi de Folle-Bombance.

TRISTAN, *buvant*

Hurrah ! Noël au chanteur !

AMAURY, *lui prenant le hanap*

C'est un joyeux refrain !

BUDIK

N'est-il pas de circonstance ?

TRISTAN, *buvant de nouveau*

Il faut boire ! il faut boire ! *Nunc est bibendum.* (*Il se lève et danse follement.*) *Nunc pede libero pulsanda tellus.*

AMAURY, *tendant la coupe à Budik*

Buvez aussi ! buvez, compère ! Ce Saint-Pourçain fait merveille !

BUDIK

Excusez-moi, capitaine, j'ai fait vœu de ne boire que de l'eau.

TRISTAN, *s'asseyant*

Quelle imprudence !

AMAURY

Quelle folie !... Avez-vous aussi fait le vœu de ne plus nous verser de ce liquide mémorable ? (*Il tend la coupe à Budik, qui la remplit.*)

BUDIK

Non ! Buvez ! L'aiguière a large panse...

TRISTAN

En cela nous nous ressemblons.

BUDIK

Et je ne vous ménagerai pas le vin.

AMAURY, *rêveur*

Respectable institution que la vieillesse, Messires... J'entends celle du vin. (*Il boit.*)

TRISTAN

Le vieux vin rajeunit le vieux buveur ! (*Il boit.*)

BUDIK, *souriant*

Et lui donne des rêves d'or. Allons, médecin, réitérez ! Allons, capitaine, à la rescousse. (*Tristan et Amaury se disputent le hanap. Budik le leur arrache, et se levant, chante :*)

Sans vouloir qu'on ravale
Le *bochet*, la *godale* (1),
Ou le cidre divin,
La boisson sans rivale,
Celle que rien n'égale,
C'est encore le vin !

N'est-il pas vrai, cher médecin ? (*Il lui donne le hanap. Tristan le vide d'un trait ; Amaury le lui prend, le remplit et le vide, pendant que Budik chante : « Mes amis, buvons et chantons », etc.*)

TRISTAN, *ivre*

Je demande la suite, mais à table ! j'ai besoin de m'asseoir.

AMAURY

Volontiers ! Ce Saint-Pourçain est un rude gaillard !

BUDIK

A table, et continuons le festin.

TRISTAN

C'est l'heure de la *froumentée*.

(1) Boissons usitées au XIIIe siècle.

BUDIK, *à part*

Dans quelques minutes, grâce au narcotique que j'ai mêlé à ce vin, ils vont ronfler comme des bienheureux.

TRISTAN, *ému*

Budik, cher Budik, embrassons-nous !

BUDIK, *en l'embrassant*

Il a le vin tendre.

TRISTAN, *de même, au capitaine*

Amaury, cher Amaury ! (*Il va vers lui, les bras ouverts, Amaury se range, et Tristan va tomber, la tête la première, au pied du fauteuil d'Amaury.*

AMAURY

A distance ! Ça sent mauvais, les médecins !

Tristan se cramponne au fauteuil et finit par s'y asseoir. Amaury, trébuchant, va prendre la place de Tristan.

BUDIK, *le hanap en main*

Un buveur respectable
Qui roule sous la table
Est beau, même en tombant.
Et s'il meurt, étant ivre,
Du moins il a su vivre,
De par saint Colomban !
De par le grand saint Colomban !

Tristan tressaute dans son fauteuil. Budik remplit le hanap et l'offre au capitaine qui, après avoir essayé vainement de boire, le laisse échapper. Budik, à mi-voix et penché sur eux, chante : « Mes amis, buvons et chantons », etc.

Peu à peu leurs têtes s'affaisent, leurs yeux se ferment et des ronflements sonores se font entendre. Budik suit avec joie les progrès du sommeil.

BUDIK

Messire Guillaume avait bien dit. Ils dorment. Pouah ! les deux vilaines figures ! Je vais les enfermer là. (*Il montre la porte de gauche.*) S'ils venaient à se réveiller, du moins ils ne nous gêneraient pas !

TRISTAN, *rêvant*

Je vous demande pardon, Monsieur le gouverneur, il n'est pas trop chaud !

BUDIK, *allant à lui*

Il est dans l'exercice de ses fonctions. (*Il emporte Tristan endormi dans son fauteuil.*) Dors en paix, cher médecin ! et qu'Esculape t'épargne les visions de ton art.

AMAURY, *rêvant*

Ça sent mauvais, les médecins !

BUDIK, *l'emportant*

Tiens ! ils font le même rêve tous les deux ! (*Après avoir fermé la porte à double tour, Budik va vers la table et éteint la lampe, puis se dirige lentement vers la porte du fond, qui s'ouvre et livre passage à Williams Bruce, à Edward et à Guillaume des Roches.*)

SCÈNE VII

BUDIK, WILLIAMS BRUCE, EDWARD, GUILLAUME

GUILLAUME

Ils dorment ?

BUDIK

Ils sont enfermés là !

WILLIAMS

Il n'y a pas de temps à perdre ! Edward, mon enfant, réfléchis encore. Songe que c'est le sacrifice de la liberté que ton père te demande.

EDWARD

Qu'importe, si le duc est libre !

GUILLAUME

Courage, cher Edward !

EDWARD

Oh ! je ne tremble pas, Messire.

WILLIAMS

Ainsi tu m'as compris : Monseigneur Arthur va sortir de ce château avec moi, et tu vas rester à sa place.

EDWARD

Oui, mon père !

WILLIAMS

Le roi Jean doit quitter Falaise demain. J'espère qu'il ne cherchera pas à revoir le duc avant son

départ ! S'il en était autrement.... songes-y, mon pauvre enfant... c'est peut-être la mort...

EDWARD

Qu'importe, si le duc est sauvé !

WILLIAMS

Je te jure de sauver le duc, mais je ne te promets pas de te sauver... et j'hésite, moi, quand tu n'hésites pas !

GUILLAUME, *la main levée*

Il doit y avoir là-haut des récompenses pour de tels sacrifices.

EDWARD, *la main sur son cœur*

Il y en a aussi là, Messire ! N'est-ce pas mon père ?

WILLIAMS, *l'embrassant*

Cher enfant ! cher bien-aimé !... oui ! va ! tu donneras au duc ta cape et ton bonnet. Vous êtes de même taille ; si quelqu'un nous rencontre, on croira que c'est toi !

EDWARD

J'ai donc bien fait de venir !

WILLIAMS, *ému*

Ah ! je n'ose pas le dire !

BUDIK, *avec enthousiasme*

Voilà enfin des hommes !

EDWARD

Adieu, Budik ! adieu, mon vieil ami, je ne dois plus te revoir !

BUDIK, *l'embrassant*

A bientôt, cher Edward ! à bientôt ! (*Se détournant et à part.*) Que nous faudra-t-il donc faire, nous autres, si les enfants se permettent ces héroïsmes-là ?

EDWARD, *à Guillaume*

Au revoir, Messire Guillaume !

GUILLAUME

Au revoir, cher enfant ! Vous me faites rougir de honte, au souvenir de mon passé.

EDWARD, *à Williams*

Adieu, mon père bien-aimé ! adieu !

Ils se tiennent longtemps embrassés. Edward s'arrache brusquement à cette étreinte et entre dans la prison.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MOINS EDWARD

GUILLAUME

Pauvre père !... heureux père !

WILLIAMS, *résigné*

N'est-ce pas le devoir ? (*Après un silence.*) Allons, mes amis, séparons-nous ! Budik, tu vas conduire Messire Guillaume au champ de la Croix. C'est là que les valets nous attendent avec les chevaux. Pour ne pas éveiller les soupçons, il vaut mieux que nous ne sortions pas tous ensemble. Allez donc ; à bientôt !

GUILLAUME

Viens, Budik.

BUDIK

Vous ne tarderez pas, Mylord. Vous savez que la dernière ronde est à dix heures.

WILLIAMS

Nous sortirons avant. D'ailleurs, ne crains rien. Qui donc, en ma compagnie, à cette heure et sous ce déguisement, soupçonnerait le duc de Bretagne ? Dans quelques instants, je vous rejoindrai là-bas.

Budik et messire Guillaume sortent, après lui avoir serré la main.

SCÈNE IX

WILLIAMS, puis EDWARD, ARTHUR et GEOFFROY

WILLIAMS

Mon Dieu ! donnez-moi le courage d'accomplir mon devoir. Seigneur, qui, par pitié pour l'obéissance d'Abraham, as sauvé son fils Isaac, Seigneur, sauve mon fils! mais s'il faut que l'un des deux périsse, mon Dieu, prends mon fils, s'il le faut, mais sauve le roi ! (*Edward paraît, revêtu des vêtements d'Arthur, qui a pris la cape et le bonnet d'Edward, Geoffroy les suit.*)

ARTHUR, *à Edward*

Ainsi, vous me jurez que demain vous aussi serez libre et que vous ne courez aucun danger ?

EDWARD

Je le jure !

ARTHUR, *allant à Williams*

Vous le jurez, gouverneur ; votre fils n'a rien à craindre ?

WILLIAMS BRUCE, *après une hésitation*

Je vous le jure !

ARTHUR, *à Edward et à Geoffroy*

A demain, mes amis !

GEOFFROY, *à Edward*

Edward, je vous envie ! c'est vous qui le sauvez ! Adieu, Monseigneur !

EDWARD

A demain !

ARTHUR

Ainsi puissions-nous tous les trois, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, être toujours unis par la plus sainte amitié.

WILLIAMS

Hâtez-vous, Sire. (*Il reconduit son fils et Geoffroy vers la prison.*) Adieu, cher Edward, adieu !

EDWARD

Adieu ! adieu ! (*La porte est refermée sur eux.*)

SCÈNE X

ARTHUR, WILLIAMS, puis TROIS BOURREAUX

WILLIAMS

Partons, Monseigneur ! On nous attend avec impatience ! Partons, l'heure avance !

ARTHUR

Gouverneur, je remets ma fortune en vos mains ! (*On entend un bruit de pas.*)

WILLIAMS

Qu'est ceci ? J'entends des pas... Silence !... Pas un mot. Qui sont ces hommes ?... Ils ne vous connaissent pas. (*Entrent trois hommes, portant des fers et du feu.*) Laissez-moi leur parler... Souvenez-vous que vous êtes mon fils... Mon Dieu ! ils vont à la prison !... Qu'y vont-ils faire ?... (*S'adressant aux hommes.*) Où allez-vous ? Je suis le gouverneur !

UN DES HOMMES

Alors vous savez tout ! Nous allons lui brûler les yeux !

WILLIAMS, *avec un cri étouffé*

Ah ! (*Se maîtrisant.*) Oui ! je sais ! Peut-être faudrait-il attendre encore ! Ne craignez-vous pas qu'on vous entende dans le château ?

L'HOMME

Nous ne craignons rien ; nous avons des ordres !

WILLIAMS, *à part*

Mon fils ! mon enfant ! mon Dieu ! que me demandez-vous ? (*Les hommes entrent dans la prison.*) O devoir ! ô sacrifice !... J'hésite... Ce supplice affreux ! J'aimerais mieux qu'on le tue !

ARTHUR, *s'approchant de lui*

Qu'y a-t-il ? Pourquoi ces hommes ? Pourquoi ce feu ?

WILLIAMS

On veut... je crois... river leurs chaînes ! Ce n'est rien ! (*A part.*) Allons ! il le faut ! (*Au duc.*) Partons ! (*Il cherche à l'entraîner.*)

ARTHUR

Non ! je veux voir !... River leurs chaînes, dites-vous ?

WILLIAMS, *l'entraînant*

Mais venez donc ! Mais il sera trop tard tout à l'heure ! Mais vous vous perdez !

ARTHUR

Non ! je n'irai pas ! On me trompe ! C'est moi que ces hommes cherchent ! Ah ! je comprends ! ils veulent... les lâches !

WILLIAMS

Par pitié, Monseigneur ! suivez-moi !

ARTHUR

Non ! non ! votre fils se sacrifie pour moi ! Je ne le veux pas ! Vous m'avez trompé. (*On entend les cris de Geoffroy.*)

EDWARD, *dans la prison*

Silence, Geoffroy !

GEOFFROY, *criant*

Non ! nous nous défendrons !

WILLIAMS, *retenant le duc*

Mon Dieu ! Monseigneur, de grâce ! C'est la liberté ! Fuyez ! C'est la vie !

ARTHUR, *lui échappant*

Non ! je reste ! C'est l'honneur ! (*A ce moment, Geoffroy et Edward se précipitent par la porte de la prison restée ouverte. — Les hommes les suivent. — Une lutte s'engage*).

ARTHUR, *se jetant au devant des hommes*

Ah ! lâches ! ah ! bourreaux ! C'est moi le duc ! misérables ! Venez donc à moi ! (*Williams Bruce tire son épée et protège Arthur. La porte du fond s'ouvre. Le roi Jean et Maulac, entourés de soldats portant des torches, apparaissent sur le seuil.*)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, MAULAC

MAULAC

Vous étiez trahis, Sire !

WILLIAMS, *laissant tomber son épée*

Nous sommes perdus !

JEAN, *d'une voix tonnante*

A Rouen !!!

(*La toile tombe.*)



ACTE IV

Un cachot à voûte très basse supportée par de massifs piliers de granit. A gauche, une porte. Au fond, à droite, une poterne murée, dans le cintre de laquelle on a ménagé une ouverture grillée. La lune éclaire faiblement le cachot.

SCÈNE PREMIÈRE

TRISTAN (*Il est étendu sur un lit de paille*)

Etre si près de Rouen et ne l'apercevoir qu'à travers des barreaux !... Seul ! toujours seul !... Le jour avec le soleil, et la nuit avec la lune ! Compagnons poétiques, mais insuffisants !... Et qu'ai-je fait pour mériter traitement semblable ? Je me suis laissé prendre au bon vieux vin de Budik, à ce Saint-Pourçain fameux et soporifique. Quel tour il nous a joué ! Et quand on pense que le duc a failli s'évader ! Ah ! si pareil malheur était advenu... infortuné ! tu ne serais pas seulement sous terre à cette heure, tu serais dedans !... Brrr... (*Il frissonne.*) Qu'il est loin ce temps où, sur les bancs de l'école du prieuré de Saint-Victor et du cloître Notre-Dame, tu recevais les premières notions de la grammatique et de la dialectique, ô Tristan ! O les jolies disputes et les mer-

veilleuses querelles, au sujet des textes du moine de Cluny, de Pierre Abailard.

> Gallorum Socrates, Plato maximus Hesperiarum,
> Noster Aristoteles !

comme l'a écrit de lui le vénérable abbé Pierre... Et quand nous rossions les bourgeois de Saint-Marcel ou de Saint-Germain-des-Prés !... Quand nous assommions leurs valets !... Nous !... c'est-à-dire les autres, car je dois avouer que je n'ai jamais assommé personne... Au contraire. On vient !... On descend l'escalier... Est-ce la délivrance ou la mort ?...

Une clef grince dans la serrure et la porte du cachot s'ouvre. Entre Amaury, portant une lanterne sourde et précédant le roi Jean et le sire de Maulac. Leurs chaperons sont abaissés et leur cachent une partie du visage.

SCÈNE II

TRISTAN, LE ROI JEAN, LE SIRE DE MAULAC, AMAURY LE LONG

TRISTAN

Amaury, mon bon Amaury, viens-tu me délivrer ?

JEAN, *bas à Amaury*

C'est le médecin ?

AMAURY

Oui, Sire !

JEAN

Tu me réponds qu'il n'était pas du complot ?

AMAURY

Pas plus que moi, Sire ! Nous avons été joués tous les deux par ce coquin de Budik !

JEAN

Alors, dis-lui qu'il est libre !

Amaury s'approche de Tristan et lui enlève ses chaînes.

TRISTAN, *terrifié*

Est-ce la délivrance ou la mort ?

AMAURY

C'est la mort !... Mais va te faire pendre ailleurs. Tu es libre, sors promptement et qu'on ne te revoie jamais !

TRISTAN

Dois-je remercier ces hommes, qui ressemblent, si je ne me trompe...

AMAURY

Non, va-t-en !

TRISTAN

Enfin ! je vais connaître Rouen... Belle ville, dit-on ! J'y pourrai pratiquer mon art, et dans quelques cinquante ans, y mourir paisiblement dans mon lit ! Que je t'embrasse, Amaury, puisque tu me sauves !

AMAURY

Sauve-toi et ne m'embrasse pas ! Les prisonniers ça sent mauvais !

TRISTAN

Adieu donc, cachot sombre ! et toi, liberté, salut ! Gare aux malades ! On a lâché le médecin !

Il sort en courant. Pendant ce dialogue, le roi Jean et le sire de Maulac ont parcouru la prison semblant se concerter. Une fois Tristan dehors, ils lèvent leurs chaperons.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, MOINS TRISTAN

JEAN, *à Amaury*

Ainsi tu réponds de me les livrer ?

AMAURY

Laissez-moi faire, et ce soir, vos ennemis ne seront plus !

JEAN

Tous ?

AMAURY

Tous !

MAULAC

Que faut-il pour cela ?

AMAURY

Conduire ici les prisonniers.

JEAN

Lesquels ?

AMAURY

Tous les quatre !

MAULAC

Vous savez qu'ils ont été séparés jusqu'à ce jour, et vous ne craignez pas...

AMAURY

Il le faut ! Je veux me venger du tour que m'a joué Budik. C'est ma revanche à moi. Le tour était plaisant ; la revanche sera bouffonne.

MAULAC

Ainsi cet homme vous a offert de l'or pour faire évader le duc.

AMAURY

Et j'ai accepté. Je lui ai fait croire que ce cachot était celui du prince et qu'il serait facile, pendant la nuit de démolir cette poterne murée et de faire évader le prisonnier. Je dois suspendre cette lampe aux barreaux pour leur donner le signal. Ils viendront dans une barque, au pied de la tour, et, je vous en donne ma parole, Monseigneur, vos ennemis mourront cette nuit.

JEAN

Ah ! tu es un adroit compère, et nous les tenons tous.

MAULAC

Et, les surprenant ainsi, en tentative d'évasion ce n'est que justice qu'ils meurent. Qui pourrait y trouver à redire ?

JEAN

Non pas, ami ; nous crierons bien haut que la barque qui les emportait a chaviré et qu'ils se sont noyés dans la Seine, en s'évadant de notre château de Rouen.

AMAURY

A merveille ! mais il importe, Monseigneur, que les prisonniers soient ici quand arriveront les sau-

veurs. Je me charge, lorsqu'il en sera temps, de les séparer. Quand les oiseaux sont pris au piège, l'oiseleur n'a plus qu'à retirer l'appât.

JEAN

Va donc les chercher.

Amaury sort.

SCÈNE IV

JEAN, DE MAULAC

JEAN

Enfin, je les tiens, Maulac !

MAULAC

Oui, Sire ! mais, cette fois, il ne faudra pas reculer. A Falaise, le duc a failli vous échapper, et si vous aviez voulu...

JEAN

Aujourd'hui, j'aurai du courage !

MAULAC

Il faut les tuer tous, Monseigneur. Amaury seul connaîtra le meurtre. Il sera toujours facile de s'en débarrasser après. Désormais, Sire, vous pourrez dormir en paix.

JEAN

Crois-tu, Maulac ?

MAULAC

Les morts ne reviennent pas, Sire.

JEAN

Et je ne craindrai plus qu'il me prenne mes couronnes. Nous allons boire, ami ; nous boirons, n'est-ce pas ? Il me semble que je verrai moins le sang.

MAULAC

Ce n'est pas le sang qu'il faut voir, Sire ; c'est le but.

JEAN

Oui, être roi d'Angleterre, être duc de Normandie et de Bretagne, et comte de tous ces beaux comtés de la Touraine et de l'Anjou !...

MAULAC

Et du Maine et du Poitou, Sire !

JEAN

Et ne plus craindre que l'héritier légitime me les vienne ravir, car ce testament de mon frère est faux, mon bon Maulac. Un scribe adroit le fit sur l'ordre de madame Aliénor, notre mère.

MAULAC

Je n'en avais jamais douté, Monseigneur.

JEAN

Ce fut adroit d'opposer ainsi la volonté du roi Richard mourant à la coutume et au droit qui voulaient que ce petit duc héritât de ce grand royaume.

MAULAC

Mais le droit survit à tout, Monseigneur ! Et pour ce peuple qui garde avec fanatisme le souvenir du

passé le fils de ses rois, fût-il captif ou fût-il exilé, sera toujours le roi, Sire !

JEAN

Le roi, c'est moi ! l'autre mourra !

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, AMAURY

AMAURY

Sire, on amène les prisonniers.

JEAN

Viens, Maulac. (*Au capitaine.*) Et toi, veille et songe à tenir tes promesses.

AMAURY, *suspendant la lanterne aux barreaux*

Ils sont là, dans l'ombre, et, comme des oiseaux de nuit que la lumière attire, ils viendront à mon appel.

(*Le roi et Maulac sortent.*)

SCÈNE VI

AMAURY

O pauvre cœur humain, qu'on trompe avec des promesses !... Ils me connaissent et n'ont même pas un instant douté de ma sincérité... Il se fait un mouvement sur la rive... La barque se dirige de ce côté... Voici le prince !... (*Il détache la lanterne.*) Laissons-leur la joie de lui apprendre que ce soir il sera...

ah ! ah ! sauvé... diront-ils, et moi, prince, je te dis : mort ! (*Il s'écarte pour laisser passer Arthur, qui entre, accompagné par les soldats. Puis, d'un geste, éloignant ces hommes, il sort après eux.*)

SCÈNE VII

ARTHUR

Il reste quelques instants immobile, tête baissée ; puis regarde attentivement le cachot.

ARTHUR

Ce cachot est moins noir... j'étouffais dans l'autre... il y a de l'air ici... Oh ! ce rayon de lune, cher astre, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, comme ta lumière est douce au pauvre prisonnier ! M'apportes-tu l'espérance ?

On entend une voix qui chante dans le lointain :

Quand le laboureur dans le sillon
Trouve par hasard un oisillon,
Il prend le petit, tremblant d'effroi...
Et vive le duc ! vive le roi !

Il le prend, l'emporte en sa maison ;
Mais au lieu de le mettre en prison,
Il lui donnera la liberté.
Et vivent la joie et la gaieté !

ARTHUR, *qui s'est rapproché de la fenêtre*

Cette voix... la brise de la nuit l'apporte comme une caresse. Ces paroles, je les connais... Cet air, je l'ai chanté jadis. Oh ! oui, je me souviens, il y a longtemps, bien longtemps... Quand je m'endormais,

je l'entendais comme un murmure à mon oreille. Petite chanson ! ô douce chanson que chantait ma mère, quels souvenirs tu réveilles dans mon cœur ! Pauvre mère ! comme elle m'aimait ! comme elle était bonne ! Il me semble que je l'entends encore et que je la revois. Elle sourait à mes joies et pleurait à mes peines. Elle est morte, heureuse et confiante, me croyant victorieux à jamais. Elle s'est endormie dans un songe où j'étais le duc vainqueur et le roi triomphant. Seigneur, laisse-la rêver encore dans ce sommeil de la mort, si doux à tes élus ; laisse-la rêver encore à son fils toujours heureux !

(*Des soldats amènent Edward et Geoffroy.*)

SCÈNE VIII

ARTHUR, EDWARD, GEOFFROY

EDWARD ET GEOFFROY

Monseigneur !

ARTHUR

Mes amis !

EDWARD

Nous craignions tant pour vous, Monseigneur ! La haine de nos geôliers est donc enfin lassée, puisqu'on nous réunit aujourd'hui.

ARTHUR

Vous aussi, Edward, vous êtes prisonnier ? Je vous ai porté malheur !

EDWARD

Hélas ! pourquoi n'avez-vous pas fui ? Vous le pouviez alors, tandis que maintenant...

ARTHUR

Fuir ! et vous laisser souffrir pour moi cette horrible torture ! Serais-je digne d'être ainsi aimé de vous, si j'avais accepté ce sacrifice ? Non ! l'ami doit partager les joies et les peines de l'ami ; mais se sauver honteusement, en immolant les autres, c'est profaner l'amitié. .

EDWARD

Dieu m'est témoin pourtant que j'aurais souffert sans me plaindre.

GEOFFROY

Hélas ! j'aurais voulu me contenir, mais la vue de ces fers horribles m'a arraché un cri d'effroi que je n'ai pu maîtriser.

ARTHUR

Que Dieu en soit béni ! Tu m'as épargné le remords... Et votre père, Edward ?

EDWARD, *à voix basse, des larmes dans la voix*

Mon père !... Il est mort, sans doute ! Pauvre père, ils ont toujours refusé de me dire s'il a payé de sa vie... (*Il sanglote.*)

ARTHUR

Mort pour moi ! Mon Dieu ! si je dois encore être fatal à ceux qui m'aiment, Seigneur, je t'en conjure, prends ma vie, j'aime mieux mourir !

GEOFFROY

La belle soirée ! (*Ils s'approchent tous les trois de la fenêtre.*)

ARTHUR

Comme ce serait bon d'être libre sous ce beau ciel !

EDWARD

Quel calme ! La fraîcheur de la nuit arrive jusqu à nous... Comme cette brise est douce à respirer !

ARTHUR

C'est la liberté !

GEOFFROY

Quand serons-nous libres ?

ARTHUR

Hélas ! j'ai de tristes pressentiments ce soir. Ce silence m'attriste ! Cette brise de la nuit me glace . Ce pâle rayon de lune m'effraie ! j'ai peur de mourir !

GEOFFROY

Mourir !

ARTHUR

A seize ans !...

EDWARD

Mourir !

ARTHUR, *les attirant à lui*

Oh ! ne nous quittons pas... Est-ce que je serais lâche ?... Prions, mes amis. Mon Dieu, dissipez ces fantômes, chassez ces craintes, donnez-nous la résignation ! A genoux ! A genoux ! *(Ils s'agenouillent, joignant les mains, les yeux levés au ciel.)*

ARTHUR

Roi du ciel, notre Père,
Nous sommes à genoux,
Seigneur, en toi j'espère.

EDWARD ET GEOFFROY

Mon Dieu ! veillez sur nous.

ARTHUR

Roi des rois, divin maître,
O toi qui nous défends
Des embûches du traître !

EDWARD ET GEOFFROY

Protège tes enfants.

On entend des chants et des cris de joie, qui semblent venir de l'intérieur du château.

CHOEUR

Le vin dissipe la tristesse ;
Buvons ! le vin donne l'ivresse.
O mes amis, boire est si doux !
Je bois à vous !
Il faut le verser à plein verre,
Ce nectar que l'homme révère
Comme un ami des mauvais jours,
Que l'on trouve toujours.

ARTHUR, *épouvanté*

Ces voix... ces chants... amis, je tremble !
J'ai peur !... j'ai peur !... Prions ensemble !

Arthur, Edward et Geoffroy recommencent la prière. Les chants de l'orgie éclatent avec plus d'intensité. Tout à coup, sous la fenêtre, s'élève une voix qui chante : « Quand le laboureur », etc.

ARTHUR

Encore cette chanson !... et cette voix !

EDWARD

Ecoutez ! ce bruit de rames !

GEOFFROY

C'est une barque !... et tenez !... ce bruit sourd Elle a touché le rivage !

ARTHUR

O mes amis, quelque chose me dit d'espérer, et pourtant je n'ose pas. Mon Dieu ! mon Dieu ! que notre prière arrive jusqu'à toi !

Arthur, Edward et Geoffroy, debout et les mains levées avec enthousiasme, achèvent la prière, pendant que les chants d'ivresse retentissent comme une menace et la chanson comme l'appel d'un ami.

EDWARD

Ecoutez, on frappe !

Ils se précipitent à la fenêtre. Une barre de fer, lancée du dehors, tombe dans le cachot.

ARTHUR, *saisissant la barre de fer*

Ah ! c'est la liberté !

UNE VOIX, *au dehors*

Travaillez ! une barque vous attend. Il faut démolir ce pan de muraille, et vous êtes sauvés !

EDWARD

Qui êtes-vous ?

UNE AUTRE VOIX

Des amis !

EDWARD

C'est messire Guillaume des Roches.

LA PREMIÈRE VOIX

Il ne m'a pas reconnu, moi !

EDWARD

C'est toi, Budik !

LA VOIX

Cher Edward !... Frappez au pied du mur, sous la fenêtre.

GEOFFROY

Ne craignez-vous pas qu'on nous entende ?

BUDIK

Votre geôlier est acheté : il n'entendra rien.

GUILLAUME

Courage ! faisons porter nos coups sur le même point.

ARTHUR

Ecroule-toi donc, muraille, et laisse-nous passer !

EDWARD

Silence ! on vient !

Geoffroy laisse tomber à terre la barre de fer. Arthur va s'asseoir à l'avant-scène. Edward et Geoffroy se tiennent au fond. La porte s'ouvre. Entre Amaury. On aperçoit dans l'ombre de l'escalier quelques soldats immobiles.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, AMAURY ; BUDIK et MESSIRE GUILLAUME DES ROCHES, au dehors

AMAURY, *à part*

Il est temps de les éloigner ! (*Haut.*) J'interromps votre travail, mes jeunes seigneurs. (*Mouvement d'Ar-*

thur.) Ne craignez rien ! Je ne vous trahirai pas. Le gouverneur est ivre. Il voulait descendre dans ce cachot, où vous avez été réunis à ma prière. Sa présence ici pouvait tout compromettre. Je lui ai conseillé de vous faire conduire près de lui. Ces hommes ont l'ordre de vous accompagner près du gouverneur et de vous ramener ici. (*A Edward.*) Une grande joie vous attend là-haut, mon jeune seigneur. Vous aller revoir quelqu'un...

EDWARD, *avec un cri de joie*

Mon père ? Ah ! c'est trop de bonheur !

ARTHUR

Il vit !

AMAURY

Vous fuirez ensemble. Allez ! l'entrevue sera courte, et vous pourrez après fuir par la brèche ouverte ; car je travaillerai en vous attendant... Ne craignez rien ; un peu de patience et vous serez sauvés.

ARTHUR

Allons, mes amis...

GEOFFROY

Ce n'est qu'un retard.

EDWARD

Mon père bien-aimé !...

Ils sortent. La porte se referme. Une fois seul, Amaury laisse échapper un ricanement sauvage ; puis, prenant la barre de fer, il en frappe le mur à coups redoublés.

SCÈNE X

AMAURY, puis LE ROI JEAN
et LE SIRE DE MAULAC : au dehors, GUILLAUME
DES ROCHES et BUDIK

AMAURY

Hé ! Budik !

BUDIK

C'est toi, Amaury ?..

GUILLAUME

J'ai cru qu'on les emmenait. Serions-nous trahis ?

AMAURY

Ils vont revenir. Le gouverneur est ivre ; il voulait les voir ! je les lui ai fait conduire.

BUDIK

Tu me rassures. Travaillons.

AMAURY

Travaillons !

Quelques pierres se détachent. Le roi Jean entre, suivi du sire de Maulac. Ils ont à la main leur épée nue.

JEAN, *en proie à une ivresse sombre*

Où sont-ils, Maulac ? Où sont-ils, que je les tue ?...

MAULAC

Plus bas, Sire ! (*Montrant la fenêtre.*) Ils sont là !

GUILLAUME, *au dehors*

A mon tour, Budik ! Je veux donner les derniers coups.

JEAN

C'est mon ami Guillaume ! Ah ! le beau coup de filet !

BUDIK

Attention ! le mur s'ébranle.

AMAURY, *au roi et à Maulac*

Effacez-vous dans l'ombre et tenez-vous là, des deux côtés de la brèche. Quand ils entreront... frappez !

JEAN

Oui.

Le roi Jean et de Maulac se tiennent à gauche et à droite de la poterne, l'épée levée, prêts à fondre sur ceux qui vont entrer.

AMAURY

Encore un effort !

BUDIK ET GUILLAUME

Vive le duc !

Le mur s'écroule avec fracas. On aperçoit la campagne et la Seine, éclairés par la lune.

AMAURY

Viens çà, ami Budik. Ils ne tarderont pas à descendre.

Budik entre et tend la main à Guillaume des Roches.

BUDIK

Venez, Messire.

GUILLAUME

Enfin, mon crime est effacé !

JEAN, *tombant sur lui*

Oui, dans ton sang !

Au même instant, Maulac s'est jeté sur Budik et l'a frappé..

BUDIK

Lâches ! assassins ! (*Il tombe.*)

MAULAC

Mort !

GUILLAUME, *s'affaissant*

Roi Jean, tu as tué l'homme. Il reste le fantôme.

JEAN, *avec fureur*

A la Seine, les cadavres !

Maulac et Amaury emportent les corps au dehors.

MAULAC

Sire, vous avez juré que votre protection royale nous couvrirait à jamais contre le châtiment.

JEAN

Je vous sauverai des hommes, arrangez-vous avec Dieu.

AMAURY, *près de la porte*

Sire, ce sont eux. On les ramène !

MAULAC

Vite, dans la barque !

JEAN

Ah ! Maulac, c'est bon de tuer !

Il s'élance au dehors.

MAULAC, *le suivant*

Après l'ivresse du vin, l'ivresse du sang !

AMAURY

Encore quelques instants, et tout sera fini.

Arthur, Geoffroy, Williams et Edward Bruce entrent.

SCÈNE XI

AMAURY, ARTHUR
GEOFFROY, WILLIAMS BRUCE, EDWARD

EDWARD

Mon bon père, nous sommes réunis !

WILLIAMS

Cher enfant ! j'ai tant prié Dieu !

AMAURY

Voyez, la brèche est ouverte. Budik et messire Guillaume vous attendent dans le bateau. Mais la barque est faible et ne pourrait vous porter tous ensemble au rivage. Monseigneur le duc, c'est convenu, partira le premier.

ARTHUR

A bientôt, mes amis ! Oh ! je suis heureux. C'est mieux que la liberté, c'est la Bretagne !

Il sort joyeux et descend vers la rivière. Sitôt qu'il a disparu, Amaury vient se placer devant la brèche et tire son épée.

WILLIAMS

Ah ! c'est encore une trahison !

ARTHUR, *au dehors*

Grâce ! pitié ! mon oncle, mon bon oncle, ne me tuez pas !

EDWARD

Les misérables ! c'était un piège !

AMAURY, *à Williams*

Si vous faites un pas, vous êtes mort !

ARTHUR

Vengez-moi !... Ah !... *Malo mori...*

GEOFFROY ET EDWARD

Vengeance !

WILLIAMS

Oui, je te vengerai, prince ! En avant, Bretagne, et sus à l'Angleterre !

AMAURY

C'est le chant du cygne, Mylord, car tu vas mourir !

EDWARD

Messire Guillaume, à nous !

GEOFFROY

Budik, au secours !

AMAURY

Ils sont morts, et la Seine les emporte !

EDWARD ET GEOFFROY

Mon Dieu !

WILLIAMS

Viens donc, avant de me tuer, viens donc, si tu l'oses, me regarder en face, lâche !

Amaury marche vers Williams Bruce, l'épée haute. Williams se jette sur lui.

EDWARD

Mon père !... Et pas d'armes ! Rien !... (*Il aperçoit la barre de fer.*) Ah ! (*Il la saisit et, la levant de ses deux mains, il en assène un violent coup sur la tête d'Amaury.*) Meurs, Judas, dans ton crime, et maudit sois-tu de Dieu !

AMAURY, *râlant*

Oh ! le châtiment ! (*Il meurt.*)

EDWARD

Et nous, à Rennes ! Que la Bretagne se soulève et venge son duc assassiné.

WILLIAMS, EDWARD et GEOFFROY

Vengeance ! Vengeance !





Saint-Maixent. — Impr. GARNIER-CHABOUSSANT.



A la même Librairie

DRAMES POUR JEUNES GENS

BASTIEN René. — **Saragosse**, 3 actes	1 25
— **Le coup du fou**, 1 acte	0 75
— **Au drapeau ; L'anarchiste ; L'affront**	0 75
BELLOUARD (abbé J.). — **Jesraël le prodigue**, 3 actes	1 75
— **Le secret du carrefour**, 1 acte	1 50
BOTREL Th. — **Le mystère de Kéravel**, 3 actes	3 »»
— **Jean Kermor**, 3 actes	3 »»
BOULLE Henry. — **Fils de France**, 3 actes	2 50
BRUNAUD A. — **Le proscrit**, 1 acte	2 50
CHOVET E. — **La pupille de Gerson**, 3 actes	1 75
DANRIT C. (commandant Driant). — **Les deux drapeaux**	0 75
DAUDET E. — **L'émigré**, 1 acte	1 50
KILIEN D'EPINOY. — **La rançon du Roy**, 3 actes	1 75
DEYRIEUX (abbé). — **La libératrice Jeanne d'Arc**, 3 actes	2 »»
DUBREUIL A. — **Vendée**, 3 actes	1 75
EHRARD et BARNEVILLE. — **Quand la patrie parle**, 1 a.	1 50
— **Déserteur**, 1 acte	1 50
GAELL René. — **Le baptême du sang**, 3 actes	2 »»
— **Le droit du père**, 2 actes	1 50
— **L'enfant prodigue**, 3 actes	1 75
— **Le pardon quand même**, 1 acte	1 »»
GAULTIER Jehan. — **Le miracle de Saint Nicolas**	1 »»
IMBERT Jules. — **Jeanne d'Arc**	2 50
LA FUYE (Mme Allotte de). — **Le curé de Lanslevillard**, 3 actes	1 75
— **L'espion**, 1 acte	1 50
MARSAC Emile. — **L'heure de Dieu**, 5 actes	1 75
— **Le prix du sang**, 5 actes	2 »»
SCHNEBELIN M. — **La France qui vient**, 3 actes	2 »»
— **Pour l'honneur**, 3 actes	2 »»
— **Alsace**, 4 actes	2 50
TIERCELIN L. — **Pour l'indépendance**, 4 actes	1 75
VERRIÈRES (J. des). — **Vers le Christ**, 5 actes	3 »»